

## Arturo Pérez-Reverte

Dans un entretien, le romancier espagnol, qui publie « Le Peintre des batailles », revient longuement sur son expérience de reporter de guerre. Rencontre. Page 12.

## Essais

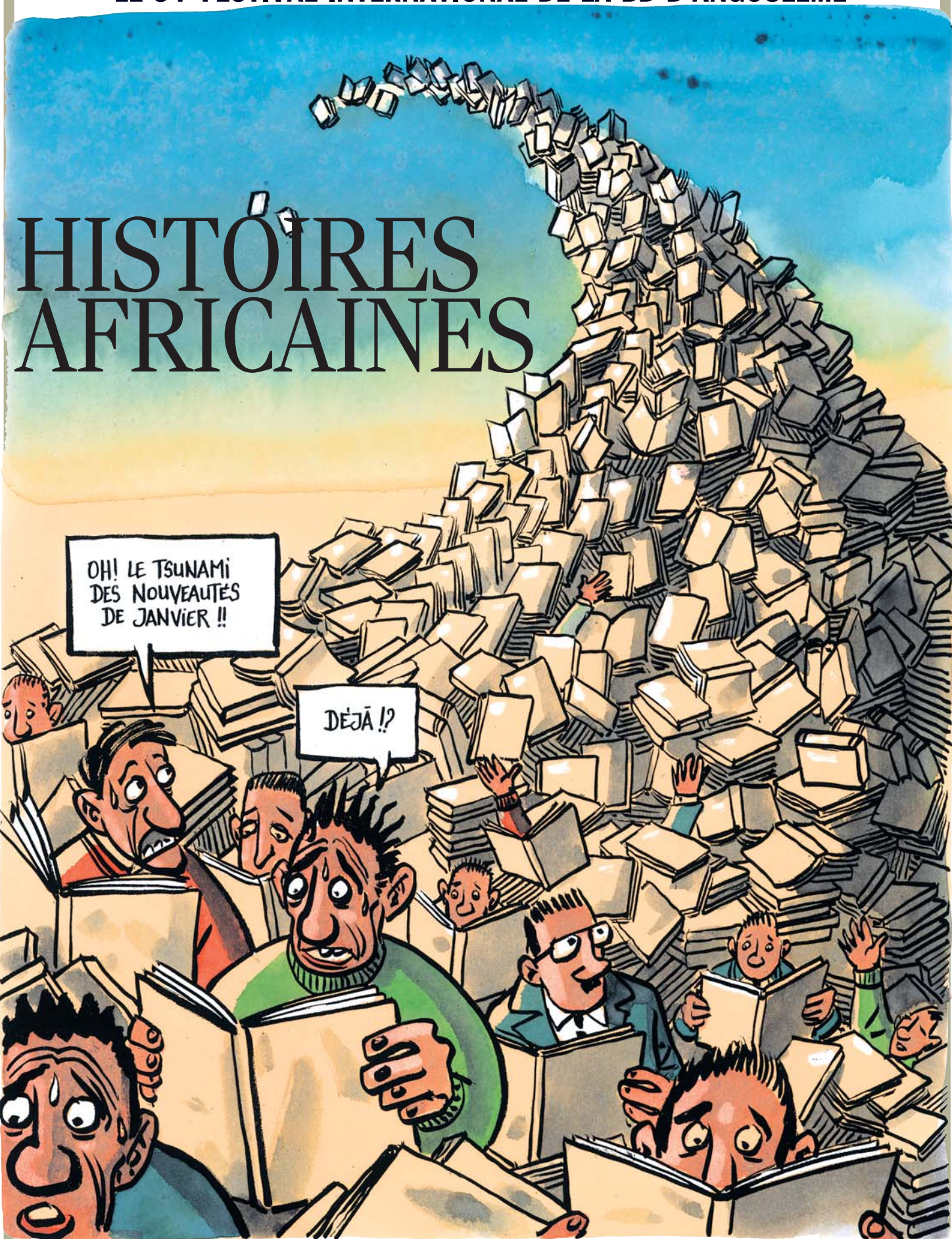
Une biographie de Pierre Mendès France ; « A feu et à sang », d'Enzo Traverso ; L'« Histoire des droites », sous la direction de Jean-François Sirinelli. Pages 8 et 9.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 26 janvier 2007

LE 34<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BD D'ANGOULÊME



## HISTOIRES AFRICAINES

« Le Peuple des endormis », de Frédéric Richaud et Didier Tronchet, « Fleurs d'ébène », de Warnauts et Raives, deux beaux albums pour célébrer la manifestation. Notre dossier sur l'état de la BD en France. Pages 6, 7 et 11.

TRONCHET

## Littérature étrangère

Milan Kundera s'enthousiasme pour « La Chambre noire de Damoclès », de Willem Frederik Hermans ; et aussi les romans de Rick Bass et Hugo Hamilton. Pages 2, 3 et 4.

## Littérature française

« Le Corps de Liane », un récit tendre et plein d'humour de Cypora Petitjean-Cerf ; les romans de Cécile Curjol, Antoine Bello et Olivier Barbarant. Pages 3 et 5.

## Philosophie

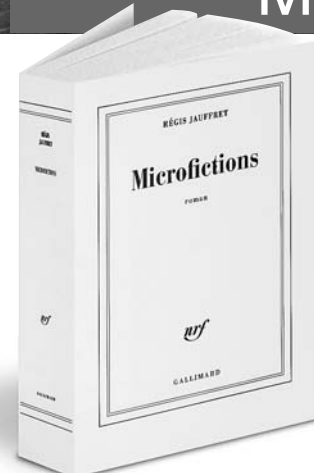
Dans « Heidegger à plus forte raison », un collectif de philosophes français prend la défense du penseur ; deux ouvrages critiques mais nuancés sur Carl Schmitt. Page 10.



Régis Jauffret

Microfictions

roman



"C'est renversant de cruauté, de justesse, et parfois de tendresse."

Martine Laval, *Télérama*

Gallimard

Contributions

Olivier Beaud est professeur de droit public à l'université Paris-II (Panthéon-Assas) et dirige l'Institut Michel-Villey. Il a notamment publié *Les Derniers Jours de Weimar. Carl Schmitt face à l'avènement du nazisme* (Descartes & Cie, 1997).

Précisions

Mustapha Cherif nous demande de préciser qu'il n'est pas l'auteur des propos sur Jacques Derrida qui lui avaient été attribués par le quotidien algérien *Liberté* (« Le Monde des livres » du 1<sup>er</sup> décembre 2006 et *Le Monde* du 20 décembre 2006). Ami Zaoui, directeur général de la Bibliothèque nationale d'Algérie, nous prie d'indiquer que c'est lui-même qui a tenu ces propos lors de la conférence de presse à la rencontre intitulée « Sur les traces de Jacques Derrida » qui a eu lieu les 25 et 26 novembre 2006 à la Bibliothèque nationale d'Alger.

Bernard Fixot, éditeur de *Témoignage* de Nicolas Sarkozy (XO), conteste les chiffres d'Ipsos (« Le Monde des livres » du 19 janvier), et affirme que 310 445 exemplaires de l'ouvrage ont été vendus en librairie et grande surface au 31 décembre 2006.

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :**  
mondedeslivres@lemonde.fr  
**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard  
Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13

« La Chambre noire de Damoclès », une œuvre capitale, pourtant passée inaperçue, de Willem Frederik Hermans

# La poésie noire et l'ambiguïté

## Milan Kundera

L'histoire telle qu'elle est gardée dans la mémoire collective ressemble peu à ce que les gens ont vraiment vécu. A leur insu, ils finissent toujours par conformer leur souvenir du passé à ce qu'on en dit dans le présent. Puis, un jour, un romancier (un vrai romancier) redécouvre la vie concrète d'une période historique apparemment connue et tout apparaît différent. Cette divergence a toujours quelque chose de choquant. C'est pourquoi les grands romans situés pendant la dernière guerre d'Europe (et les jours qui l'ont suivie) ont été d'abord plutôt mal vus. Je pense à *La Peau* de Malaparte. Ou bien à *Worki* de Marek Bienczyk sur lequel j'ai écrit ici même (Denoël, 2006). Et aujourd'hui à *La Chambre noire de Damoclès*, de Willem Frederik Hermans (Gallimard, « Du monde entier », 484 p., 25 €). Je sais, vous n'en avez jamais entendu parler. Je serais d'ailleurs aussi ignorant que vous, si un ami néerlandais ne m'avait pas parlé de ce grand roman inconnu en me signalant qu'il a été édité chez Gallimard au printemps de 2006. Comment est-il possible que je n'en aie rien su ? La réponse est simple : dans toute la presse française, le livre n'a suscité alors aucun, mais aucun écho ; pas une seule ligne.

Je me plonge dans ce roman, d'abord intimidé par sa longueur, ensuite étonné de l'avoir lu d'un seul trait. Car ce roman est un thriller, un long enchaînement d'actions où le suspens ne fléchit pas. Les événements (qui se passent pendant la guerre et l'année suivante) sont décrits d'une façon exacte et sèche, détaillée mais rapide, ils sont terriblement réels et pourtant à la limite du vraisemblable. Cette esthétique m'a captivé ; un roman épris du réel et en même temps fasciné par l'improbable et l'étrange. Cela résulte-t-il de l'essence de la guerre qui nécessairement est riche en inattendu, en exorbitant, ou est-ce le signe de l'intention esthétique désirant sortir de l'ordinaire et toucher, pour reprendre le mot cher aux surréalistes, le merveilleux

(« le réel merveilleux », comme aurait dit Alejo Carpentier) ?

Cette unité du réel et du fantastique (où l'improbable n'est jamais impossible, où le réel n'est jamais ordinaire) est fondée sur le personnage principal, Osewoudt, un jeune homme qui fut un « prématuré de deux mois » que « sa mère a lâché dans le pot de chambre en même temps que ses selles ». Imberbe pour toujours, petit, ratant d'un demi-centimètre l'aptitude au service militaire, il fréquente un club de judo et refuse de renoncer à une vie virile. Dans les premiers jours de l'occupation allemande, il rencontre Dorbeck, un autre jeune homme qui a l'air d'être son sosie, sauf qu'il est d'une perfection sans faille (« Tu lui ressembles comme un pudding loupé ressemble à un pudding réussi », dit à Osewoudt sa très laide épouse). Subjugué par son double, Osewoudt se laisse engager par lui dans la Résistance. Fidèlement, il exécutera les ordres qui lui arrivent par téléphone, par la poste, par des envoyés inconnus ou, très rarement, que Dorbeck lui communique lui-même pendant leurs brèves rencontres.

La perspective est ainsi donnée : toute l'action est vue par les yeux d'un homme qui ne peut saisir la logique et les raisons de ce qu'il est obligé de faire, qui entre en contact avec des gens qui lui sont recommandés, mais dont il ne sait rien. Au cours d'infinies réflexions muettes, il s'évertue à comprendre ce qui se passe et à calmer sa peur d'être pris au piège. Car comment distinguer un résistant d'un espion, comment être sûr qu'un ordre est authentique et non pas un faux ? Tout son combat est un voyage dans l'obscurité où le sens des choses s'embrume.

Et où tout est ambigu : les assassinats qu'on lui ordonne de faire sont cruels ; il les commet en tremblant des mains, en claquant des dents, mais sans remords. Car il ne doute pas qu'il est juste de faire ce qu'on lui a ordonné de faire. Sa bonne conscience ne repose pas sur des raisons politiques ou idéologiques mais sur une conviction toute simple : « Je suis contre les Allemands parce que ce sont nos ennemis. Ils nous ont envahis et je me bats pour me défendre. » Mais la belle clarté de cette attitude ne pouvait rien changer à

une fatale ambiguïté morale des situations qu'il traverse, des actes qu'il accomplit.

Une poésie noire ne quitte à aucun moment le monde d'Hermans : pour liquider un collabo de la Gestapo dans une villa abandonnée, Osewoudt est obligé de tuer d'abord deux femmes tout innocentes (si le mot « innocent » a sa place dans l'univers d'Hermans), c'est-à-dire son épouse, et une dame qui arrive dans la villa afin d'emmener à Amsterdam un petit garçon, le fils du collabo. Osewoudt a réussi à tenir le petit à l'écart du massacre mais ensuite, pour protéger sa propre sécurité, il doit s'occuper de lui. Il le conduit à la gare, reste avec lui dans le train, puis dans les rues d'Amsterdam ; l'enfant gâté plastronne dans une futile et interminable conversation à laquelle Osewoudt ne peut que participer. Voilà un exemple de cette poésie noire : la rencontre du triple meurtre et du babil d'un enfant exhibitionniste.

L'armée américaine approche et Dorbeck apporte à Osewoudt (qui ne le reverra plus) un uniforme d'infirmière afin d'assurer sa sécurité au cours des

### Les soupçons des vainqueurs, même sans preuves, se métamorphosent vite en vérités

derniers jours de la guerre. Dans ce déguisement, il attire l'attention d'un officier allemand qui se met à le draguer. L'Allemand est homosexuel et Osewoudt lui apparaît comme la première femme désirable de sa vie... Mais assez, assez, je ne veux pas vous raconter tout ce roman si riche, si improbablement riche. Je ne dirai plus que l'essentiel : quand la liberté, tant attendue, arrive aux Pays-Bas avec les chars américains, l'atmosphère sombre du roman noircit encore. Osewoudt est arrêté par les libérateurs. Leur police secrète découvre en lui un espion. Il se défend : les longues semaines qu'il a dû endurer dans une prison allemande ne parlent-elles pas pour lui ? Non, au contraire : les Allemands ont voulu ainsi le cacher et le protéger. Il rappelle les assassinats admirablement cruels qu'il a

perpétrés. Ne sont-ils pas la meilleure preuve de son innocence ? Non, personne ne croit qu'il les ait commis. Pendant des mois d'infinis interrogatoires, il cherche quelqu'un qui témoignerait en sa faveur. Vainement. Tous les témoins sont morts. Et Dorbeck ? Le seul à pouvoir le sauver. Avec insistance, il se réclame de lui. Mais les enquêteurs ne connaissent même pas ce nom. La défense d'Osewoudt reste sans preuves. Il est vrai que ses accusateurs, eux aussi, manquent de preuves, mais les soupçons des vainqueurs, même sans preuves, se métamorphosent vite en vérités.

La fatale ambiguïté morale a englouti la vie d'Osewoudt. Car c'est ainsi : tant que dure la bataille, cette diabolique ambiguïté est invisible aux gens obnubilés par la passion, mais après, quand vient le temps des verdicts et des châtiments, elle empoisonnera la vie des nations pour de longues années, comme la fumée après l'incendie, une fumée intarissable. Et Osewoudt ? Comment a-t-il fini ? Mal. On l'a fusillé.

Le livre refermé, j'aimerais bien en apprendre plus sur son auteur : quel était son itinéraire d'artiste ? Derrière sa poésie noire, y avait-il un penchant surréaliste ? Son anticonformisme avait-il des raisons politiques ? Et son rapport à sa patrie ? Etc. Je ne peux citer que quelques dates : né en 1921, il publie en 1958 *La Chambre noire de Damoclès*, quitte les Pays-Bas en 1973, vit vingt ans à Paris, qu'il abandonne pour la Belgique. Depuis sa mort, en 1995, les Néerlandais le célèbrent comme leur plus grand romancier moderne et, aujourd'hui, lentement, l'Europe commence à le connaître.

Je ne sais rien de plus sur lui. D'ailleurs, pour me réjouir de son roman, c'était inutile. Les œuvres d'art sont talonnées par une meute agitée de commentaires, d'informations dont le tapage rend inaudible la propre voix d'un roman ou d'une poésie. J'ai refermé le livre d'Hermans avec un sentiment de gratitude envers mon ignorance ; elle m'a fait cadeau d'un silence grâce auquel j'ai écouté la voix de ce roman dans toute sa pureté, dans toute la beauté de l'inexpliqué, de l'inconnu. ■

Copyright : M. K. 2007.

Andrew Wylie répond à André Schiffrin et défend le rôle des agents littéraires

# Les auteurs avant tout

## Andrew Wylie

J'ai lu avec intérêt les récents commentaires d'André Schiffrin (« Le Monde des livres » du 19 janvier), suscités notamment par mon entretien au « Monde des livres » (6 octobre 2006). Qu'il me soit permis d'éclairer brièvement quelques points. Installé à Manhattan, M. Schiffrin est un éditeur à but non lucratif, qui, après avoir cédé à la suave étreinte de Bertelsmann en lui abandonnant Pantheon, la maison d'édition familiale, a néanmoins conservé, au cours des ans, de proches relations personnelles et professionnelles avec l'agent littéraire new-yorkais Georges Borchardt, d'origine française, en qui il voit « l'agent classique ». A juste titre, Schiffrin souligne que

Borchardt a, au long des années, représenté nombre d'auteurs français. D'abord en raison de ses rapports professionnels avec de multiples éditeurs français, par tradition détenteurs des droits mondiaux des auteurs qu'ils publient, et qui ont de temps à autre eu recours à lui, et à sa connaissance du français, pour négocier en leur nom.

Schiffrin avance que les éditeurs français devraient conserver les droits mondiaux de leurs auteurs, mais leur accorder une part plus importante des revenus provenant des droits étrangers – de l'ordre de 75 % ou même 80 %, contrairement à la pratique courante de 50 % (il faut avoir à l'esprit que, dans ce cas de figure, l'éditeur récupère d'abord 100 % de l'avance consentie avant que l'auteur ne commence à toucher le moindre droit étranger). Cette réévaluation, à laquelle se réfère

Schiffrin, fut opérée sur le marché américain il y a une trentaine d'années ; elle ne résolvait toutefois pas les problèmes rencontrés par les auteurs américains pour être convenablement représentés à l'étranger – une tâche qui passa, dans les années 1980, à des agences comme la nôtre, travaillant pour le compte d'auteurs littéraires tels que Philip Roth, Italo Calvino et Jorge Luis Borges (et non pas, comme Schiffrin l'insinue, en premier lieu à des agences œuvrant pour le compte d'auteurs « commerciaux »).

La raison de cette modification fut qu'une nouvelle génération d'agents américains, conscients que, somme toute, ils étaient au service des auteurs, commença à se consacrer exclusivement aux intérêts de ces derniers – renonçant au numéro d'équilibriste fort ambigu de la précédente génération d'agents, qui, au détriment des intérêts des auteurs, ne restaient pas insensibles à leur inscription au registre des honoraires payés par les éditeurs.

Quand cette tâche de représentation internationale est convenablement remplie, les revenus d'un auteur littéraire se trouvent majorés en moyenne de 50 %, dus en totalité aux sommes générées par les droits étrangers, et directement reversés à l'auteur. On a coutume de considérer que

l'équilibre convenable, pour les revenus d'un auteur littéraire, se situe autour de 50 % provenant de son pays d'origine et 50 % de l'étranger. Selon le modèle précédent, ces revenus d'auteur – et uniquement après le constat d'un bilan comptable positif pour l'éditeur – sont habituellement plus proches de 75 % venant du pays d'origine (en raison de la structure du contrat général), et 25 % venant de l'étranger – ces derniers, encore une fois, n'étant perçus que lorsque l'auteur reçoit des droits, c'est-à-dire uniquement après la récupération, par l'éditeur, de l'avance consentie. Quels intérêts cela sert-il ? Ceux de l'auteur ? Je ne le pense pas.

Le travail qui consiste à hisser des auteurs de qualité à la reconnaissance internationale est délicat et demande qu'on y consacre beaucoup de temps. Cependant, cette reconnaissance à l'échelle mondiale est évidemment un bénéfice pour eux – et simultanément, pour leur éditeur d'origine. C'est la fonction des agents que cette présentation dans le monde entier de l'œuvre de leurs auteurs, pour le plus grand profit de cette œuvre.

Ces derniers temps, je suis régulièrement venu à Paris une fois par mois et j'ai eu le plaisir de découvrir une littérature en plein essor, produite par des auteurs dont le travail est très sous-estimé à l'étranger. On verra. ■

## AU FIL DES REVUES

# La France vue du cinéma

QU'EST-CE que la France au cinéma ? Que montre-t-on, que dit-on de ce pays ? C'est à cette question que tente de répondre la dernière livraison de la revue d'esthétique et d'histoire du cinéma *Vertigo*. Ce numéro très complet aborde le sujet sous l'angle des territoires, des paysages, des décors, mais aussi en tant que « vieille histoire qui bouge », avec une politique, un peuple, des communautés...

Moquant « le cinéma auxiliaire de la politique touristique nationale » auquel appartient *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, de Jean-Pierre Jeunet (2001), « avec son *Montmartre de carton-pâte, figé dans des années 1950* », Cyril Neyrat, qui coordonne ce numéro avec Michelle Humbert, rend justice à la Nouvelle Vague pour « avoir imaginé les récits qui permettent de lire et d'inscrire dans les paysages le mouvement au présent d'un pays ». *Pierrot le fou*, de Jean-Luc Godard, ayant donné le la en 1965, suivi par Rozier, Stévenin, Tati ou Guiraudie.

L'auteur estime que peu de cinéastes, hormis Rohmer, « ont su saisir la France au présent, ses paysages et leurs mutations, de film en film, l'air de rien. L'air de rien : car à première vue, à la surface, ses films semblent se réduire à des intrigues sentimentales d'un autre âge – éternel classicisme d'un mariavouillage très français. Mais ces intri-

gues sont des pièges optiques, qui, par contraste, font voir la France contemporaine qui s'ébroue dans le fond, dans le décor ».

*Vertigo* décortique ce thème grâce à des entretiens savoureux, notamment celui avec Alain Guiraudie : « Ce qui est très français pour moi, dit le cinéaste, c'est cette capacité à gueuler, à se rebeller, ce goût pour la dispute. » Jean-Claude Brisseau livre une analyse beaucoup plus sociale sur la violence dans les banlieues dès le début des années 1990. Egalement dans ce numéro, un reportage sur le tournage du prochain film de guerre de Serge Bozon, *La France*, réalisé près de Nemours (Seine-et-Marne).

La France, c'est aussi un héritage cinéphilique et critique. Alexandre et Daniel Costanzo regardent les films de Jean Eustache comme un « effet d'autoportrait des paysages de la France ». Pour leur part, Mathias Lavin et Hélène Raymond reviennent sur le très beau film *Othon*, de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet (1969) pour parler de la France comme terre d'exil.

Une magnifique digression sur le « panache » très français de Sacha Guitry est signée, non sans humour, par Jean-Paul Fargier. ■

NICOLE VULSER

*Vertigo* numéro 29, éd. Capricci Deux numéros par an. 14,80 €.

**ECRIVAINS**  
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs  
Pour vos envois de manuscrits :  
Service ML - 1 rue de Stockholm  
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21  
www.editions-benevent.com

**REGIS JAUFFRET**  
rencontre  
**AUX CAHIERS DE COLETTE**  
le samedi 27 janvier à partir de 17h30  
à l'occasion de la parution de  
**Microfictions**  
(Ed. Gallimard)  
23-25, rue Rambuteau, Paris 4<sup>e</sup>  
Tél. 01 42 72 95 06

# La guerre droit dans les yeux

Dans son dernier roman, « Décimation », Rick Bass plonge au cœur des sanglantes batailles du Texas des années 1840. Il en restitue l'horreur, mais aussi l'inguérissable séduction

Il se battent. Il faut voir comme ils se battent, les personnages de Rick Bass : une mêlée de furieux, de possédés. Comme toujours, ils sont partis la fleur au fusil, avides d'en découdre, écourés par la « douceur molle » des périodes de paix. Ils ont des rêves de gloire plein la tête, comme si tuer pouvait donner un sens à leur vie.

Et puis c'est la débâcle, le fiasco annoncé. Il y a ce soldat, Sheperd, invraisemblable personnage romanesque, que l'on voit en train de perdre son bras. Membre en putréfaction. Chair en charpie, « *strée de sang et de pus, de poussières et d'esquilles* ». Bientôt, il faudra l'amputer : il en est fier. On lui dira de boire trois verres de whisky pendant qu'on allume un petit feu sous la pluie. On fera bouillir la scie à fines dents, on lui sciera l'articulation de l'épaule comme on « *découpe un daim en quartiers* », puis on « *clampera* » l'artère avec du crin de cheval en espérant que la gangrène ne se rapproche pas du cœur.

Il y a des spectres de chevaux congelés qu'on dépèce parce que les cantines comme les estomacs sont vides et que les hommes se ruent sur n'importe quoi. Il y a les scènes d'après la « victoire », sinistres tableaux que l'on découvre au petit jour : des centaines de Mexicains morts, des caniveaux charriant des litres de sang, et « *les chiens du village, squelettiques, trottaient entre les morts et les mourants, lapant les flaques (...)* ou bien buvant directement à la sortie des gouttières, leurs museaux et leurs moustaches cramoisis ».

## Odeur de sang

*Décimation*, de l'Américain Rick Bass, est d'abord un formidable, un inoubliable carnet de guerre. Des notes sèches, sans commentaires, des images staccato, des hommes surpris par une rafale de balles, « *levant les bras au ciel comme s'ils voulaient s'envoler* ».

Nous sommes dans les années 1840, peu après Fort Alamo, au temps de l'éphémère République du Texas – un

territoire qui fut successivement sous influences française, espagnole et mexicaine avant de devenir un Etat américain. Mais tout ce qui passe dans ces scènes est universel. Remplacez les fusils à silex par des lances ou des javalots, vous êtes chez Homère. Ou chez Thucydide, dans le fracas des armes entre Spartiates et Athéniens. Projetez-vous en 1941, quand l'offensive de la Wehrmacht est stoppée devant Moscou, vous pensez à Vassili Grossman, lorsque des

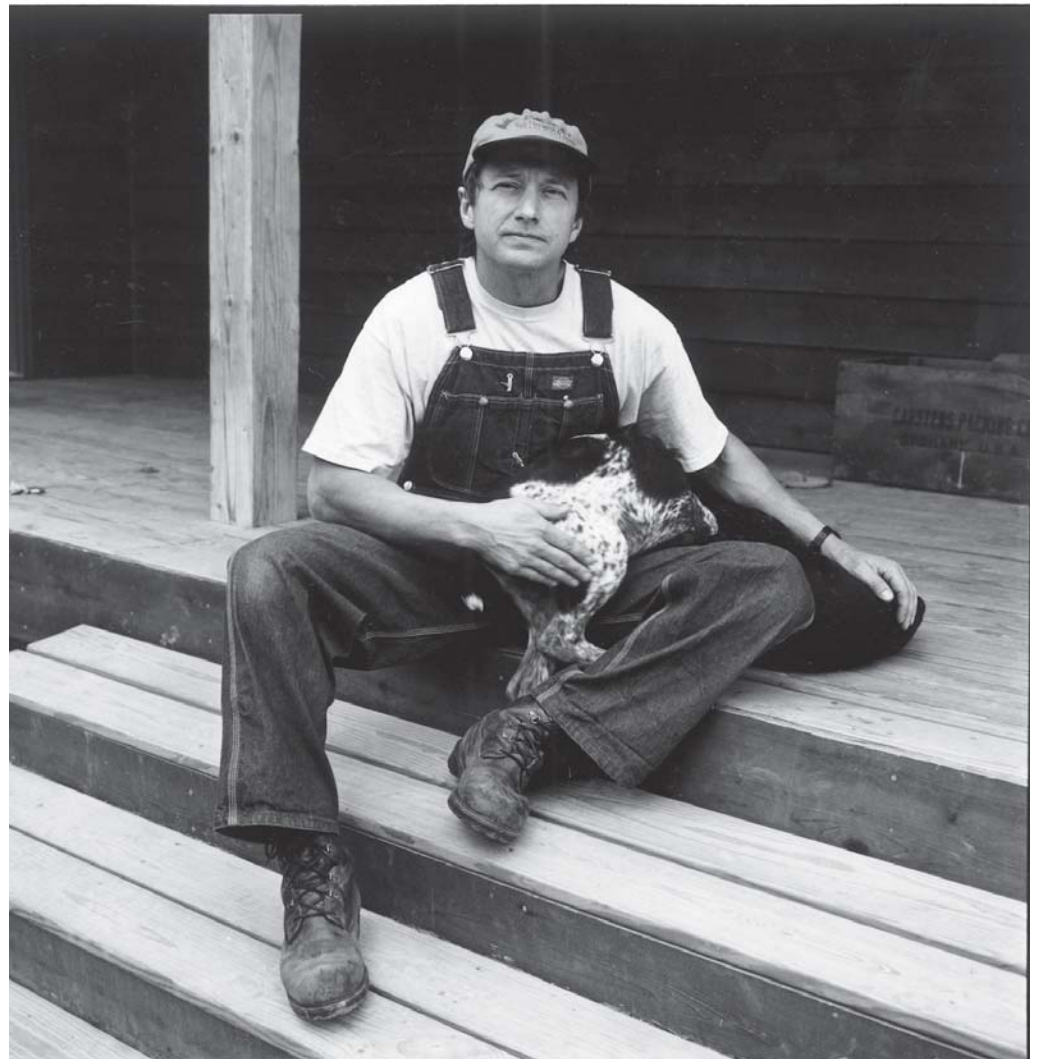
## LA DÉCIMATION (The Diezmo) de Rick Bass.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Wicke Ed. Christian Bourgois, 266 p., 20 €.

redressent les Allemands gelés sur leurs jambes pour créer des sculptures fantastiques, « *les poings levés ou les doigts écartés* ». Mais ce qui semble surtout avoir inspiré Rick Bass, c'est l'Irak. Il avoue d'ailleurs avoir commencé son roman « *durant les premiers jours de l'invasion de Bagdad* ». Quelle que soit l'époque, l'odeur du sang humain est la même. Une guerre est toujours le miroir d'une autre.

Oui, c'est bien là le défi du roman : regarder la guerre droit dans les yeux. Tenter d'en décortiquer, non seulement l'horreur, mais aussi – surtout ? – l'irré-médiable séduction. La « *fascination hypnotique* ». Le « *sentiment d'avoir été choisi* ». Pourquoi de paisibles fermiers, amoureux de pêche et de nature, se précipitent-ils soudain pour se faire « *saigner comme des cochons* » ? « *Les guerres viennent toujours chercher les hommes* », fait dire Rick Bass à l'un de ses personnages : « *Je me souviens avoir eu l'impression que la voix d'une belle femme appelait et qu'un vaste pays d'abondance s'étendait devant moi* ». Un autre ajoute : « *Je crois que le lieutenant Somervell aimait la guerre, lui aussi – un mot difficile, "aimait", mais je crois que c'est le seul qui convienne* ».

Ces terribles alliances de mots, guerre/désir, guerre/beauté, guerre/-



Rick Bass chez lui dans le Montana, en 1997. DAVID BALICKI

amour, c'est le narrateur qui nous les fait entendre. C'est un héros moderne, en quelque sorte, « *ordinaire* », indécis, balotté par le cours des choses. Il est « *agi* » par la guerre beaucoup plus qu'il n'agit sur elle. Mais il y a en lui une grande fraîcheur. Il a à peine 17 ans et des haricots blancs dans les poches. Des haricots qui lui sauveront la vie au moment où les Mexicains imposeront le *diezmo* (la décimation) aux Texans vaincus : « *Vous plongerez la main dans un bocal*

rempli de haricots noirs et blancs. Certains d'entre vous vont tirer le haricot noir de la mort. D'autres tireront un haricot blanc et seront épargnés, ne serait-ce que pour un temps. » Il raconte, mais surtout, comme c'est étrange, il se tait. Pendant plus de 250 pages, il se tait. C'est là la force prodigieuse de Rick Bass : cette « *conscience aiguë de la manière dont les choses tuées occupent un espace plus grand (...)* que celles qui sont dites ». Les cris non poussés sont les cris les plus forts. Comme cette question muette qui traverse tout le livre : pourquoi tuons-nous ?

Bass note que toutes les guerres, « *comme toutes les récoltes, sont les mêmes* » : « *Elles se déroulent de la même manière saison après saison* » – une idée « *terrible et rassurante* » tant il y a peu à faire pour « *changer la donne* ». A la fin, le narrateur est redevenu un cultivateur. C'est un vieil homme. Il a tout vu, tout compris. Retraverserait-il le Rio Grande si c'était nécessaire ?

« *Je crois, dit-il simplement, que je pourrais encore être persuadé de le faire.* » ■

FLORENCE NOUVILLE

Signalons également la reprise en poche, dans la collection « Titre », de *Platte River* (éd. Bourgois, 208 p., 7 €).

FL.N.

## L'imaginaire, une énergie renouvelable

Avant d'être écrivain, Rick Bass était chercheur d'or noir. Originaire du Texas – il est né à Houston en 1958 –, il a travaillé pendant plusieurs années dans le Mississippi comme géologue, spécialisé dans les gisements de pétrole. Il n'aimait rien tant que creuser des trous dans la terre et voir le pétrole jaillir à gros bouillons.

Et puis un jour, à 27 ans, il a lu un livre de Jim Harrison, *Légende d'automne*, et a décidé de tenter sa chance dans l'écriture. Pour faire comme Harrison, mais aussi comme Eudora Welty ou Thomas McGuane, dont il dit que c'est en

les lisant qu'il a appris à écrire. Il n'en revenait pas qu'un livre puisse « *vous affecter pareillement* ». Son premier ouvrage, *Oil Notes* (éd. Christian Bourgois, 1996) raconte ses quêtes fiévreuses dans les champs pétrolifères. Suivront une douzaine d'autres dont un roman, *Là où se trouvait la mer* (éd. Christian Bourgois, 1999), et des recueils de nouvelles parmi lesquels *Platte River*, *Le Guet* et *Dans les monts Loyauté* (tous chez Christian Bourgois).

A défaut de forer les sous-sols du grand Sud américain, Rick Bass s'est mis à sonder les consciences de ses per-

sonnages, à étudier en détail les plissements de leurs âmes. Son écriture, dit-il, « *frôle les marges* », sans doute parce qu'elle s'avance loin dans l'obscurité des profondeurs psychologiques, « *là où on sait si un individu est vivant ou non* ».

Aujourd'hui, l'ancien prospecteur vit retiré dans le Montana, au cœur des bois sauvages habités par les grizzlis et les pumas. Loin des magnats du pétrole, il a trouvé dans l'imaginaire une « *énergie nouvelle* » entièrement renouvelable et dont les sources ne semblent pas menacées de s'épuiser. ■

## Cypora et les incertitudes de l'identité

On avait compris en lisant son très bon premier roman, *Le Musée de la Sirène* (1), que Cypora Petitjean-Cerf s'intéressait à la recherche de l'identité, aux troubles qu'elle suscite souvent, notamment chez les jeunes gens et les créateurs. Elle avait choisi la fable, l'allégorie, peut-être pour ne pas aborder la question de front.

Après ce coup d'essai réussi, elle savait qu'on l'attendait au tournant du deuxième roman. Alors elle a pris tous les risques avec *Le Corps de Liane*, la saga d'une tribu de femmes, que l'on suit du 4 décembre 1980 au 19 janvier 1986, puis que l'on retrouve trois ans plus tard, pour une sorte d'épilogue. Cypora Petitjean-Cerf montre ici un grand sens de la construction – pour entremêler les destins d'une dizaine de personnages autour de Liane – et un art subtil du dialogue.

Quand commence l'histoire, Liane va avoir 10 ans et va redoubler la classe de CM1. Elle vit seule avec Christine, sa mère. Elle n'a pas connu son père, un jeune Italien – il avait 17 ans – parti quelques jours avant sa naissance, le 19 janvier 1971. Sa mère n'a pas connu son père non plus, italien lui aussi. Liane, en classe, ne parle pas avec les garçons, mais elle s'est inventé un mari, le seul homme – éphémère et virtuel – dans cet univers de femmes : elle-même, Liane ; son amie Roselyne – qui écrit les français de manière presque phonétique ; sa grand-mère Huguette, qui vit en Bretagne ; son arrière-grand-mère Liliane, qu'elle rencontre tardivement ; sa mère, Christine, qui va traverser une dépression ; leur femme de ménage, Eva, et sa fille Armelle,

surdouée et insupportable ; Lamia, parente de l'épicière arabe, venue d'Algérie pour tenter de faire le deuil de son fils mort-né ; quelques autres encore, qu'on découvrira au cours du récit. Et, tout de même, deux garçons : Jean-Luc, le petit ami de Roselyne, et Achraf, l'étrange fils de l'épicière arabe.

Ce qui lie toutes ces femmes, au-delà même des liens de parenté qu'ont certaines d'entre elles ? Ne pas avoir de père, dit Roselyne, la voix du bon sens. « *Les filles comme nous le sentent, quand elles rencontrent une fille pareille. Et après, elles*

## PARTI PRIS

JOSYANE SAVIGNEAU

deviennent copines. » Mais elles ont un autre lien secret. Elles regardent toutes, même l'ancêtre Liliane, même Ghania, l'épouse de l'épicière, archétype de la femme soumise, la série télévisée *Dallas*, où, au contraire, chaque femme a, derrière elle, un homme.

Liane, qui, dans *Dallas*, aime particulièrement Pamela – ses soucis avec son mari Bobby et leur fils adoptif Christopher –, a des difficultés avec la réalité, la vie sociale, le collectif. Tout – et surtout l'école – lui donne la nausée. Elle ne sort qu'avec une trousse pleine de Primpéran, de Motilium et autres antivomitifs. Quand elle décide de jeter ses médicaments, elle se concentre sur les parfums. Elle note tout dans des cahiers. Mais elle veut lutter aussi contre cette compulsion à écrire.

Au fond, elle n'est pas « *sûre d'être une fille* » et s'étonne que son amie Roselyne le soit. « *C'est parce qu'y a pas de garçons chez toi* », dit Roselyne-le-bon-sens. Elle, elle a un beau-père et un frère, qu'elle fuira pour vivre chez Liane.

Toutes ces questions graves, sur la famille, l'identité, l'amour, la sexualité, sont traitées par Cypora Petitjean-Cerf de manière allègre, dans un récit plein d'humour tendre, une sorte d'*anti-Dallas*, la série où chacun était la méchanceté même.

Dans ces existences entrecroisées, avec ces femmes et leurs amours difficiles, leurs échecs et leurs joies retrouvées, se joue finalement une seule histoire, hantée par cette délicate question : qu'est-ce qu'être une femme ? Celles qui ne se le sont jamais demandé devraient s'inquiéter et seront certainement perplexes à la lecture du *Corps de Liane*. Dans l'épilogue de ce roman mené tambour battant, Liane, 18 ans, cède au conformisme devant Roselyne et son bébé. « *T'es plus femme que Pamela Ewing* » – qui ne pouvait pas avoir d'enfant. Une fois de plus, Roselyne a le dernier mot : « *La féminité, c'est pas seulement d'avoir des enfants (...). La féminité, c'est tout ce qu'on veut.* » Mais tout est fait, dans la société, pour éviter qu'on le sache. ■

LE CORPS DE LIANE de Cypora Petitjean-Cerf. Stock, 340 p., 19 €.

(1) Stock, 2005, elle avait alors 31 ans. Vient de paraître en Points, n° 1593.

Patrick Bouvet

Canons roman

Éditions de l'Olivier

ZOOM

**DORA B**, de Josiane Behmoiras  
Née à Paris en 1953, Josiane Behmoiras a émigré en Israël en 1961, avant de partir pour l'Australie. Et c'est sa vie – tout autant que celle de sa mère – qu'elle relate dans ce texte émouvant. Elle se souvient qu'enfant elle rêvait d'aller à l'université et voulait, comme à la marelle, sauter les années de sa vie : « *Je veux laisser ma coquille derrière moi, je ne veux plus être qui je suis.* » Elle se souvient des promesses de sa mère : « *Tu verras, la vie va être belle.* » Elle se souvient qu'à force de voir des ennemis partout, Dora – puisque c'est ainsi qu'elle l'appelle, plutôt que maman – est devenue sinon folle, pour le moins marginale. *E. G.*  
Traduit de l'anglais par Marie Peugeot. Anatolia, 288 p., 18 €.

**L'ÉTÉ DERNIER**, de Niels Fredrik Dahl  
Un homme ressasse le chagrin d'un amour en train d'agoniser – et promène son chien. Il sait que Siri n'est pas que sa femme, qu'elle est aussi une autre femme furieuse et vivante réservée à d'autres hommes, ailleurs, et qu'il ne suffit pas à son appétit. Du soupçon, puis de la découverte d'une infidélité, Niels Fredrik Dahl fait un roman du vide et de l'incommunicabilité, où le narrateur fait l'expérience d'un étrange nirvana très sentimental. *L'Été dernier* est le second roman traduit en français de l'ancien lauréat du prix Bragge, l'un des plus grands prix littéraires norvégien. *N. C. A.*  
Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier. Actes Sud, 160 p., 19 €.

**DE L'ESPOIR ET AUTRES QUÊTES DANGEREUSES**, de Laila Lalami  
Quatorze kilomètres. Courte distance. Parcours interminable sur lequel, de l'Afrique à l'Europe, la mort vous attend ou vous épargne. Ainsi de Mourad, qui a emprunté une belle somme pour payer la traversée ; d'Aziz, qui abandonne la femme qu'il aime pour trouver du travail ; de Faten, une étudiante qui initie une de ses amies aux œuvres d'un membre des Frères musulmans. Au-delà de sa qualité romanesque, le récit évoque sans manichéisme ni sensiblerie le drame de l'immigration. *P. R. L.*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Pierre-Bon. éd. Anne Carrière, 208 p., 17, 50 €.

**RENCONTRE** Comment Hugo Hamilton, « marin-écrivain » irlandais, se libère d'une enfance douloureuse

# Et vogue la mémoire

**LE MARIN DE DUBLIN (The Sailor in the Wardrobe)** de Hugo Hamilton.

Traduit de l'anglais (Irlande) par Katia Holmes. Phébus, 302 p., 20 €.

Reconnu par ses pairs dès ses premiers livres, puis par le grand public, grâce à *Sang impur* (1) et *Le Marin de Dublin*, qui clôt ses mémoires d'une enfance écartelée entre deux identités – irlandaise et allemande –, Hugo Hamilton tient à présent une belle « revanche » sur le petit garçon, timide, tourmenté, emprunté dans sa langue. « *Enfant, je n'avais aucune histoire à raconter sur ma famille, car je considérais qu'elle ne m'appartenait pas.* » Puis, après un silence, cet homme au visage poupin reprend d'une voix douce, posée. « *Lorsque j'essayais, cela tombait à plat car mon langage était compliqué ou obscur. Quand j'ai commencé à les transposer par écrit, soudain c'est devenu plus clair, plus audible.* »

Encouragé très tôt par sa mère, qui tenait scrupuleusement son journal, Hugo se met à écrire. Non dans ses deux premières langues – l'allemand, celle de sa mère, et le gaélique, seule autorisée chez eux par son père, nationaliste pur et dur – mais dans celle de l'ennemi. « *L'anglais était la langue de la rue, celle à laquelle je voulais appartenir. C'est elle qui m'a sauvé et m'a appris à être le "marin-écrivain" que je suis. Elle m'a permis de m'ouvrir aux autres et d'explorer des lieux de mon passé et de ma famille.* »

Après l'Irlande, puis l'Angleterre où, ainsi qu'il le relate dans *Le Marin de Dublin*, il travaille dans une usine, Hugo Hamilton séjourne à Berlin. Employé dans une maison d'édition, il reprend très vite la route et sillonne le pays en jouant de la flûte et de la mandoline irlandaise. « *Dans les années 1970, les Allemands étaient très friands de musique irlandaise. Dans chaque ville, je trouvais toujours un lieu pour me produire. Ce fut une époque très heureuse* », confie-t-il. De retour à Dublin, après s'être essayé au journalisme, il intègre une maison d'édition musicale... gaélique. « *Quelle ironie, n'est-ce pas, d'autant que c'est là, enfin, que je me suis senti pleinement irlandais.* »

Mais demeure encore cette part allemande qu'il n'a jamais vraiment acceptée. Au début des années 1980, s'amarcent pour ce « marin-écrivain » de longues circonvolutions où, de nouvelles en



Sur les docks du port de Dublin, fin des années 1970. STÉPHANE DUROY/VU

romans, il avance « masqué », s'interrogeant sur la question de l'identité, du poids de l'histoire, de la culpabilité et des rapports filiaux. « *C'était une tentative de régler mes comptes avec mon identité perdue. Quand je suis devenu père à mon tour, j'ai compris que je ne pouvais plus biaiser.* »

**Une réflexion sur la culpabilité**

Durant de longs mois, Hugo Hamilton s'immerge dans ses souvenirs, dans ceux de ses frères et sœur, et surtout dans les journaux et lettres de sa mère. « *Si elle avait eu confiance en elle, elle aurait pu être écrivain car c'était une merveilleuse conteuse. Dès qu'un événement se produisait à la maison, elle s'écriait "Vite, il faut que je l'écrive" ou "Va vite l'écrire !". Ce fut très émouvant de lire à travers son regard notre histoire et aussi d'y découvrir combien elle se sentait seule, isolée.* »

De ce travail de mémoire (« un devoir ») initié par sa mère, Hugo Hamilton tirera le très beau *Sang impur* dans lequel il tisse, à mots comptés, dans une

langue simple, fluide, délicate, la chronique d'une enfance tiraillée entre un père autoritaire, colérique, mais non dénué d'amour et une mère emplie de sagesse, de bonté, de tolérance. Deux êtres blessés par l'Histoire qui étouffent un petit garçon devenu, dans *Le Marin de Dublin*, un adolescent plein de colère contre « cette usine à fabriquer du souvenir ».

Alors que résonne au loin la guerre du Vietnam et, plus près, le conflit en Irlande du Nord, Hugo cherche à fuir cet univers confiné où la musique « *dégénérée* » de John Lennon n'a pas droit de cité, pas plus que la photo de John Hamilton, le grand-père, officier dans la marine britannique.

Lieu « *de l'oubli et de l'ailleurs* », lieu où il n'est plus en butte à la colère de son père, aux cauchemars de sa mère, au rejet des autres, le port va s'offrir, un temps, comme une échappée belle pour l'apprenti marin qui officie sur un chalutier avec Packers, son meilleur ami. Packers, conteur fabuleux dans l'ombre duquel il tente de se construire une nou-

velle identité, débarrassée de toute histoire, de toute culpabilité. Jusqu'au jour où le port va être rattrapé à son tour par la peur, la violence, l'injustice et l'ostracisme ; le poussant alors à larguer les amarres et à poursuivre, loin des siens et de ses racines, une longue quête, libératrice, dont ces deux magnifiques romans portent la trace.

Livre de rage, de révolte, livre de tendresse et de pardon à l'égard de ce père blessé dans sa chair et dans sa langue, *Le Marin de Dublin* offre surtout une réflexion aiguë, sensible, sur la culpabilité. « *Elle faisait partie du voyage, confie Hugo Hamilton. On considère trop souvent la culpabilité comme un sentiment terrible or, pour moi, c'est une notion libératrice et réparatrice au même titre que l'écriture.* » Et d'ajouter en souriant : « *Grâce à elle, j'ai pu me réapproprier mon histoire. Je n'ai donc plus à vivre la vie que Packers m'avait inventée.* » ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Phébus, 2004, prix Femina étranger, Points, n° 1594.

## Deux anthologies consacrées à la poésie arménienne Les voix d'une nation

**LA POÉSIE ARMÉNIENNE Du V<sup>e</sup> siècle à nos jours**  
Anthologie de Vahé Godel.

Ed. La Différence, 284 p., 25 €.

**AVIS DE RECHERCHE Une anthologie de la poésie arménienne contemporaine**  
Choix et traductions collectifs (bilingue)

Ed. Parenthèses, « Diasporales », 334 p., 24 €.

À VIII<sup>e</sup> siècle, Moïse de Khorène chantait son pays en le comparant au corps d'une jeune fille – « *Le corps avec ses rives est comme les deux lèvres d'une bouche*

*entrouverte...* » Deux siècles plus tard, autrement inspiré, saint Grégoire de Narek rédigeait, dans une langue de feu, son admirable *Livre des prières* (dit aussi *des Lamentations*), trésor de la poésie mystique chrétienne. Vahé Godel avait, il y a quelques années, traduit et présenté un choix de l'œuvre de Grégoire (1).

Après ces auteurs-sources, la tradition poétique arménienne ne s'est pas interrompue, mais diversifiée. Nahabed Koutchak au XVI<sup>e</sup> siècle et surtout Sayat-Nova au XVIII<sup>e</sup>, pour ne citer que les plus grands, illustrent avec éclat une sorte d'instinct poétique lié autant à la langue qu'au destin de la nation. L'anthologie de Vahé Godel, dont une première édition avait été publiée en 1990, démontre que ce mode d'expression n'a pas été délaissé par les dernières générations. Simplement, les poètes nés au cours du siècle passé, témoins ou fils de témoins, ont dû se lester d'un poids terrible de mémoire.

Une autre anthologie complète (et parfois recoupe) l'ouvrage précèdent en s'attachant uniquement aux poètes contemporains, tous nés après la dernière guerre. Ce qui frappe le lecteur, c'est l'étonnante liberté de ces poètes, qu'ils appartiennent à l'Arménie (et donc, pour une partie de leur vie, à l'URSS) ou à la diaspora.

Le lyrisme et l'humour, parfois grinçant, le réalisme, l'autodérision et en même temps le sentiment d'une forte identité, une emphase bridée... ce sont quelques-uns des traits qui se retrouvent chez ces poètes.

« *Depuis une quinzaine d'années*, écrit Mariné Pétrossian (dont deux recueils ont été traduits chez Comp'Act), *la poésie arménienne tourne son regard "vers le bas", vers des réalités qui ont toujours été considérées dans notre culture comme étrangères à la poésie.* » Pas d'exaltation nationaliste donc...

Nariné Avétian, née en 1977 : « *Ce génie arménien, ignoré du reste du monde, n'avait pas de chaussures/et son seul corps dégageait une pointe de chien./Je l'ai vu et je lui ai dit bonjour.* » ■ P. K.

(1) Odes et Lamentations, éd. Ad Solem, Genève, 2003. Édition complète dans « Sources chrétiennes » (éd. du Cerf, 1961).

Dans le cadre de l'Année de l'Arménie, le premier volume d'un ouvrage collectif, *Arménie(s)*, vient d'être publié. Dirigé par Frédéric Couderc, il constitue une sorte d'« *autoportrait de l'Arménie et de ses diasporas* » (208 p., 30 €). www.armenieplurielle.com.

## Un essai de Jérôme Prieur sur trois romans gothiques La noire montée des images

**ROMAN NOIR** de Jérôme Prieur.

Seuil « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 200 p., 17 €.

Le noir est bien la couleur du roman gothique, qui émergea en Angleterre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'essai de Jérôme Prieur est le fruit mûr de son long compagnonnage avec trois livres de cette veine sulfureuse : *Le Moine*, de Lewis, (1796), raconté par Artaud en 1931, *Les Elixirs du diable*, d'Hoffmann (1816), et une perle rare, *Confession du pêcheur justifié* (1824), de l'Écossais James Hogg, révélé en France par Gide et traduit par Dominique Aury après-guerre.

Cette enquête érudite et inquiétante dans un corpus littéraire bien vivant s'ouvre en célébrant « *l'art de la nuit* » sous la forme d'un « Tombeau » d'Etienne-Gaspard Robertson, personnage multiple, à la croisée des sciences et des arts à l'époque des Lumières (bel et bien enterré au Père-Lachaise), l'inventeur du « fantascopie ». Manière de situer le roman noir aux lendemains de la Terreur, sur les ruines des Lumières, d'affirmer la popularité du genre et surtout, pour

Jérôme Prieur – écrivain et cinéaste –, de montrer qu'il est le précurseur du septième art. Artaud, s'emparant du texte de Lewis, n'avoua-t-il pas que ce roman faisait « *arriver* » sur lui « *des images* » ?

A lire son portrait de « *Mathilde fille du feu* », héroïne damnée du *Moine*, on jurerait que Prieur en est tombé amoureux. André Breton ne disait-il pas d'elle « *qu'elle était moins un personnage qu'une tentation continue* » ? Le charme de ce voyage gothique vient des citations de lecteurs illustres et aussi des détails biographiques sur les trois auteurs, la genèse de leurs œuvres, l'histoire des traductions.

Dans le difficile exercice de résumer les intrigues, Jérôme Prieur montre une grâce enlevée, même si on lui en veut, un peu, de révéler, au chapitre de « *L'homme aux diables* », le secret du moine Médard d'Hoffmann ! De plus, son parcours parmi les textes (dont les notes forment un appendice souvent jubilatoire) permet de sonder les ténèbres de l'âme humaine, les troubles de l'identité. On sait comme Artaud y fut sensible, ainsi que plusieurs psychanalystes.

La troisième partie, consacrée à la *Confession du pêcheur*

*justifié*, présente le héros de ce « *livre dangereux* » (selon Jean Paulhan), qui perpétue ses crimes en tant qu'élu de Dieu.

La fréquentation des récits chrétiens par Prieur (coauteur de la série *Corpus Christi* avec Gérard Mordillat) enrichit ici son approche. Et si la complexité de la construction du roman de James Hogg confère aux pages qui l'analysent un caractère un peu ardu, donnons aux lecteurs un conseil : passer commande en librairie (on ne le trouve plus en rayons...) de ce texte admirable, et revenir ensuite à ce *Roman noir* pour le savourer à sa juste valeur. Enfin, rendons grâce à son auteur d'avoir sauvé cet étrange pêcheur de l'oubli. ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

**LES ÉDITIONS PERSÉE ECRIVAINS**  
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs  
Envoyez vos écrits : Editions Persée 38 rue de Bassano 75008 Paris Tél. 01 47 23 52 88 www.editions-persée.fr

**CHRISTIAN GAILLY**  
rencontre à la librairie Compagnie  
le vendredi 26 janvier à 18h. à l'occasion de la parution de son roman **Les Oubliés** (Ed. de Minuit)  
58, rue des Écoles, Paris 5<sup>e</sup> tél. 01 43 26 45 36

Céline Curiol et Antoine Bello dépeignent un monde gouverné par l'arbitraire et les pouvoirs occultes

## Sortir des prisons de verre

PERMISSION  
de Céline Curiol.

Acte Sud, 254 p., 19 €.

LES FALSIFICATEURS  
d'Antoine Bello.

Gallimard, 502 p., 21 €.

Après le succès international de *Voix sans issue* (Actes Sud, 2005), salué par Paul Auster, Céline Curiol invente, dans *Permission*, un monde où la fiction n'existe plus. Antoine Bello, auteur remarqué des *Funambules* et de *L'Éloge de la pièce manquante* (Gallimard 1996 et 1998), imagine, avec *Les Falsificateurs*, un monde où la réalité est contrefaite. Deux climats enveloppés de mystère, une même fascination pour les univers parallèles et les pouvoirs occultes voici deux romans riches, singuliers et passionnants.

Le héros ou plutôt l'antihéros de *Permission* est embauché par une organisation de type ONU (en apparence seulement) ; en effet, « *l'Institution* » est

une bien étrange entreprise qui interdit à son personnel, logé sur place, tout contact avec l'extérieur. Les employés occupant les mêmes fonctions sont regroupés par étages et leurs quartiers de résidence sont situés à proximité de leur lieu de travail. La mixité est refusée à la majorité des départements de l'entreprise, sauf pour les plus élevés ; les rencontres sont seules possibles via le site officiel de « *l'Institution* ».

Notre homme, qui vit donc dans une tour de verre, est engagé comme « *résumé* » : il est chargé de synthétiser (sans les interpréter, surtout !), des communications officielles issues de réunions politiques qui se déroulent à huis clos. Ses résumés doivent être précis et calibrés. Ils sont ensuite contrôlés puis diffusés à la presse, qui doit se contenter de ces informations réduites, laconiques ; la planète entière reçoit, par conséquent, un éclairage orienté, censuré, sur l'actualité géopolitique. Malgré l'atmosphère délétère dans laquelle il baigne (compétition, méfiance, suspicion), le « *résumé* » se soumet facilement au pouvoir de sa hiérarchie, aux règles bureaucratiques de

l'Institution qui, peu à peu, le façonne en le déshumanisant et l'envoûte au point qu'il renonce à lui-même, s'abandonne : « *Il ne sert à rien d'évoquer ma nationalité qui n'a plus d'importance puisque j'ai accepté d'y renoncer pendant la durée de mon embauche (...). Je n'ai plus de pays à proprement dit.* »

## Mission secrète

Il se voit bientôt attribuer une mission supplémentaire et secrète : rédiger un rapport sur sa fonction en consignnant scrupuleusement ses actions, pensées, réflexions, questionnements avec la plus grande objectivité possible. Rien ne semble pouvoir perturber, dans cet enfermement, cet employé discipliné, acquis à « *l'Institution* ». Il ne se pose aucune question, même lorsqu'il n'arrive pas (bien entendu !) à obtenir une permission pour se rendre au chevet de son père malade. Tout bascule pourtant lorsqu'un nouveau collègue, A., prend place dans la salle réservée à tous les « *résumés* ». Curieusement, les deux hommes entrent en contact. Très vite, l'employé modèle découvre que A. lit un roman, ce qui est

proscrit par « *l'Institution* » : « *L'imagination, nous le savons à présent, n'est pas un atout de l'être humain mais sa plus surnoise prison.* » Que faire ? Dénoncer A. ? Chaque soir, les deux hommes se retrouvent en secret, lisent le roman, « *cherchent avec anxiété leur dose d'irréalité, de fiction douceuse et prohibée (...), entendent les mots si bien jetés et sentent dans leur bouche leur épaisseur (...), la chair viandeuse et succulente.* » Le désir renaît. Rébellion.

Sliv, le héros d'Antoine Bello, est un jeune Islandais qui vient de terminer ses études de géographe à l'université de Reykjavik. Il est recruté, comme chef de projet, par Gunnar Eriksson, le directeur des Opérations d'un cabinet d'études environnementales. Très vite, il apprend de la bouche même de son recruteur que celui-ci appartient en fait à une organisation occulte mondiale qui comprend plusieurs milliers de membres, le CFR (Consortium de Falsification du Réel). Le Plan, organe du CFR, décide des grandes orientations stratégiques de l'organisation. Activité du CFR ? Des agents échafaudent des scénarios auxquels ils donnent corps en

altérant des sources existantes : ils modifient la réalité. La manipulation est planétaire. C'est ainsi que l'on découvre plusieurs des grandes supercheries de notre époque : par exemple, comment, en pleine guerre froide, un agent du CFR, proche d'un membre du Praesidium du Soviet suprême, réussit à faire croire que Laïka était la première chienne envoyée dans l'espace alors que le satellite Spoutnik 2 était vide. Cette manœuvre eut pour conséquence d'accélérer la course vers l'espace, notamment à l'Ouest. Mais quels sont donc les véritables objectifs du Plan ? Secret. Les finalités du CFR ? Secret.

Insouciant et intrigué, Sliv devient agent de l'organisation : « *J'adhérerai au CFR comme, étudiant, j'avais suivi des cours d'espagnol facultatifs.* » Les missions qu'on lui confie l'amènent à s'interroger sur les motivations de l'organisation secrète. Histoire voilée du siècle.

Céline Curiol et Antoine Bello nous alertent, c'est leur tour de force. Ils interrogent notre liberté dans un monde où les pouvoirs relèvent de l'arbitraire. ■

VINCENT ROY

Un récit autobiographique et poétique  
Barbarant, le désir  
et la nécessité

On n'est pas impunément le héros ou le sujet de son propre livre. Cela appelle une conscience, une morale, impose des devoirs. S'ils ne sont pas remplis, l'exercice trouve aussitôt sa limite et se range dans l'une des nombreuses catégories du contentement de soi. « *Si l'enjeu de cette rétrospection consiste bien, comme je le crois, à lutter contre la pente incessante du leurre, de l'illusion, il s'agirait de ne surtout pas verser, après tant d'autres, sur la béance des origines de narcissiques et frauduleux arrangements* », écrit Olivier Barbarant

Né en 1966, Olivier Barbarant n'a pas encore l'âge de publier des lourds volumes de

Mémoires. Si ses livres – de poésie, depuis *Les Parquets du ciel*, en 1992, comme de prose (tous chez Champ Vallon) – sont bien des variations autobiographiques, ils le sont à un titre particulier. Et pas seulement en raison de cette insistante part de « *dénigrement* » de soi, de ce « *narcissisme à peine inversé* », qui innerve son écriture.

« *Un homme n'est pas fait que du temps intime, du*

*cœur qui cogne ou bien se tait* », souligne Barbarant, qui possède de l'art de se penser et de se raconter au travers de cet autre « *temps* », commun, historique. C'est d'ailleurs ce qui fait l'originalité de la démarche poétique de l'auteur : trouver une place, décalée, mouvante, jamais acquise dans le champ d'une époque – ici les années 1970-1980, celles de l'enfance et de l'adolescence de l'écrivain. Il sait la rendre présente, cette époque, avec ses objets emblématiques et ses décors, ses espoirs et ses déceptions. De sensibilité anarchiste mais attaché à la culture communiste et à ses grandes figures (notamment Aragon, dont il est l'un des spécialistes), Barbarant se refuse à épouser les grands mouvements de flux et surtout de reflux de l'espoir révolutionnaire. Il ne fait pas sienne cette

« *forme insupportable de la bonne conscience* » qui, après la chute du communisme, tira « *de son échec la certitude d'avoir toujours eu raison* ».

*Je ne suis pas Victor Hugo* est donc une protestation contre l'oubli et tout autant contre la fixité de la mémoire et contre les recompositions hâtives auxquelles elle donne lieu. « *Les genèses mentent en ce qu'elles prétendent découvrir ce qu'elles ont d'avance recomposé.* » Au travers de la négation contenue dans le titre, il faut entendre une affirmation et une volonté : coller au temps traversé, passé et présent, ne pas le surplomber ou s'en faire, comme Hugo par exemple, la voix, en restituer quelque chose. Si besoin, s'effacer à son profit.

Comme dans toute entreprise de littérature, cet effacement est une image, une fiction – mais non une pose. « *Écrire, c'est faire effraction dans la langue, pour l'obliger à accueillir un sujet* », remarquait Olivier Barbarant dans *Temps mort. Journal imprécis* (1999).

Un sujet est donc là, présent, parlant, « *inapte*, dit-il, à tout roman ». « *L'affabulation – et je*

*m'en fais gloire – sur le papier n'est pas mon fort ; peut-être même le souci de prendre l'empreinte d'un vide plutôt que de le combler décida-t-il chez moi de tout l'effort vers l'écriture, et par conséquent de ce qu'il faut bien appeler mes limites littéraires.* »

Et que dit-il, ce sujet, une fois récusée « *l'affabulation* » ? La vérité ? Peut-être, mais une vérité elle aussi mouvante, habitée par le désir, bercée par « *une rhapsodie de contingences* », amoureuses surtout. « *Enfant des fruits* », comme il se nomme joliment, Olivier Barbarant trouve, ou plutôt cherche, un équilibre entre la sensualité et la responsabilité, l'adéquation « *combinaison d'un désir et d'une nécessité* ». Précis et précieux – parfois trop –, il écrit comme, on le suppose, il vit : avec style et conscience. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

“La quintessence de l'esprit de finesse.”

Luc Ferry - LCI

“Un texte génial.”

Gerhard Stadelmaier  
Frankfurter Allgemeine Zeitung

“Yasmina Reza sait saisir les secondes éternelles.”

Marie-Laure Delorme - JDD



Albin Michel

« Le Peuple des endormis » de Frédéric Richaud et Didier Tronchet, « Fleurs d'ébène » de Warnauts et Raives, deux visions pour le moins différentes du continent noir

# Rêve et cauchemar africains



**V**oici un grand et bel album, pour lequel il fallait bien deux tomes, une de ces BD dont les traits et les couleurs, les dialogues et les situations, qu'elles soient cocasses ou dramatiques, perdurent dans la mémoire et le cœur. *Le Peuple des endormis* est l'œuvre d'un duo, le romancier Frédéric Richaud et le scénariste-dessinateur Didier Tronchet.

Le premier, enseignant en collège, a déjà signé deux romans chez Grasset, dont *Monsieur le jardinier*, deux biographies sur Luc Dietrich et René Daumal, un album sur Boris Vian et une BD en trois volets avec Pierre Makyo, *Le Maître de peinture* (Glénat). Le second fut d'abord journaliste à l'édition lilloise de *Matin de Paris* avant de se lancer dans la BD. Il a conçu depuis une trentaine d'albums loufoques et truculents, comme *Raymond Calbuth* ou *Jean-Claude Tergal*, et dessiné des BD plus romanesques pour l'écrivain Anne Sibran, comme *Là-bas* (Dupuis) ou *Le Quartier évanoui* (éd. Vents d'ouest).

Simultanément à ce *Peuple des endormis*, Didier Tronchet publie une BD diamétralement différente, *Deux cons* (1), dans la veine foussement stupide et méchamment drôle qu'il affectionne, attestant ainsi de l'étendue de sa palette.

Dans *Le Peuple des endormis* – les « endormis » désignent des animaux sauvages empaillés – les deux auteurs racontent, à la première personne, les tribulations parisiennes et l'odyssée en Afrique noire de Jean Daubignan, jeune apprenti taxidermiste et dessinateur talentueux. Nous sommes en 1671, alors que Louis XIV règne de tous ses feux. Dans le premier tome, Jean rencontre le marquis de Dunan, client de son père, empaillleur réputé qui cherche la substance capable d'assurer la conservation de ses œuvres pour l'éternité. Pour échapper à la bigoterie de sa mère, Jean suit le marquis de Dunan, aristocrate amateur de fastes et de bonnes fortunes féminines, à Saint-Louis du Sénégal. Le marquis compte bien en rapporter quelques-unes de ces bêtes exotiques susceptibles de lui offrir un rang de premier plan à la cour du Roi-Soleil.

Dans le second tome, Jean découvre à la fois l'Afrique, sa savane et ses parfums, la poudre magique que son père cherchait, mais aussi l'amour, dans les bras de la jeune Noire Cauris. Il entrevoit aussi les violences de la guerre et de l'esclavage, et les bizarreries de l'être humain : le cruel gouverneur Soulas ; ce fat de Dunan, qui, entre un madrigal et une coucherie, se prend d'amitié pour son boy, Moïse. A l'orée de la mort, il jure que « Dieu est noir » dans ses visions de l'au-delà...

Il y a des situations du plus haut comique dans ce *Peuple des endormis* mais aussi des scansion dramatiques. Roman d'initiation à la vie et aux fièvres de l'amour, roman de la découverte, c'est aussi une ode à la différence et à la nostalgie, ce « bonheur des tristes ». Vieillard reclus avec ses animaux empaillés dans une cave du château de Versailles, Jean rêve toujours de l'éclat de l'Afrique et des yeux de Cauris. Didier Tronchet a utilisé un trait épais, des couleurs sombres et terreuses pour recréer le Paris du XVII<sup>e</sup> siècle, mais réanime de tons chauds et lumineux la terre africaine, nimbant ces deux albums d'une judicieuse altérité.

## Racisme affiché ou larvé

Un autre duo d'auteurs, Warnauts et Raives, se sont aussi intéressés à l'Afrique, dans l'album *Fleurs d'ébène*. Il s'agit cette fois du Congo belge de la fin des années 1950 que connaissent bien ces dessinateurs et scénaristes – belges – habitués à travailler ensemble (ils ont notamment réalisé la très romanesque série *Suites véné-*

*tiennes*). Tous deux avaient déjà mis en scène l'ancienne colonie du Royaume dans *Congo 40*.

Warnauts et Raives prennent prétexte d'une enquête policière menée par Jean Leman, commissaire alcoolique et mari trompé, à propos de l'assassinat déguisé en accident d'un « Nègre », pour balayer la petite société coloniale de l'époque. Ils en montrent le racisme affiché ou larvé ainsi que l'amour ambigu que portent certains Belges au Congo et que traduit leur obsession sexuelle pour les jeunes Nègresses, les « fleurs d'ébène ». Ils racontent aussi les luttes entre factions tribales, le rôle des élites noires et les tripatouillages de l'administration coloniale, qui alterne paternalisme et manquement de la « garçette » punitive.

Remarquablement documenté – réclames d'époque incluses –, baigné dans une atmosphère lourde et poisseuse, *Fleurs d'ébène* peut se lire comme un thriller politico-social, un pan d'époque coloniale ou une histoire d'amour aux senteurs plus amères que douces. ■

YVES-MARIE LABÉ

**LE PEUPLE DES ENDORMIS, tomes 1 et 2**, de Frédéric Richaud et Didier Tronchet.

Dupuis, « Aire libre », 64 p., 13,50 €. chacun.

**FLEURS D'ÉBÈNE**, de Warnauts et Raives. Ed. Casterman, 64 p., 13,75 €.

(1) Ed. Fluide Glacial, 48 p., 9,95 €.

## Le dessin comme témoignage

**L**e 13<sup>e</sup> prix France Info de la BD d'actualité et de reportage vient d'être décerné à Kris et Davodeau pour *Un homme est mort* (éd. Futuropolis). Il illustre la tendance de la BD à être témoin de son temps, au même titre qu'un film ou un roman. Scénaristes et dessinateurs pratiquent volontiers le reportage, le témoignage ou l'investigation.

Pour fêter ses 20 ans, France Info a demandé à une trentaine d'entre eux de mettre en images des faits marquants de ces vingt dernières années. Pierre Christin (*Valérián*) ou Pétilion (*L'Enquête corse*) côtoient des dessinateurs moins connus, comme Joe Sacco, fervent adepte du reportage en BD. « Ce livre affirme la subjectivité assumée d'auteurs habitués à prendre le réel à bras-le-corps », note Jean-Christophe Ogier, directeur adjoint et chroniqueur bandes dessinées de la station.

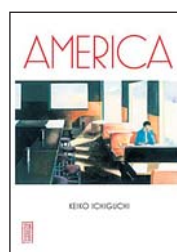
Pour décrire la société, les auteurs de BD s'inspirent aussi du quotidien, comme en témoigne le livre collectif *Paroles de tox*. Coédité par Futuropolis et l'Association « BD Boum » de Blois, il a la forme d'un recueil de

témoignages en BD. « De nombreux auteurs ont envie de parler du monde qui nous entoure, constate Sébastien Gnaedig, directeur éditorial de Futuropolis. La BD se prête à cet exercice. Représenter la réalité via le dessin crée une intimité avec le lecteur. »

Responsable chez Hachette de la collection « La fouine illustrée », Guillaume Allary va publier *Dans la peau d'un jeune homo*, récit par Hugues Barthe de la découverte de son homosexualité par un adolescent. Il confirme l'aptitude de la BD à s'emparer du réel : « J'aime les romans qui se confrontent à la réalité, mais les textes d'aujourd'hui s'intéressent plus à la forme, dit-il. La BD documentaire permet de toucher un public qui ne lit pas forcément de romans. Elle prend le temps d'entrer dans une histoire, alors que la presse accorde moins de place aux longues enquêtes, que les films à la Raymond Depardon ne sont plus envisageables à la télévision. Et personne ne se méfie de quelqu'un avec un crayon à la main, à la différence d'une caméra. » ■

C. Q.

## ZOOM



**AMERICA**, de Keiko Ichiguchi. Dans un bar d'Osaka, en 1988, six jeunes rêvent de partir en Amérique.

Bercés par les accords d'Aerosmith, l'une veut devenir écrivain, l'autre rock star, le troisième retrouver sa mère, une autre suivre son prof marié mais dont elle est amoureuse. Dans ce tourbillon post-adolescent qui débouche sur un drame, Keiko Ichiguchi, jeune Nippone vivant en Italie, décrit avec un sens aigu du détail (regards et peaux effleurés) les affres de ces jeunes Japonais en butte à une société austère et qui n'ont qu'une crainte : devenir vieux avant d'avoir réalisé leurs rêves. Y.-M. L. Ed. Kana, 202 p., 12,50 €.

**FLEUR**, de Park Kun-woong. Plusieurs fois couronnée en Corée, cette trilogie de Park Kun-woong raconte la guerre de Corée vue par un jeune homme, Jaeng-tcho, qui a rejoint les rangs des partisans davantage par refus des exactions de l'armée sud-coréenne que par conviction idéologique. Ouvrant sur un premier tome dénué de paroles, *Fleur* égrène les

souvenirs de Jaeng-tcho alors qu'il est torturé dans sa geôle : Dallay, la femme qu'il a toujours aimée, les trahisons de ses amis, la cruauté de la guerre... Œuvre sombre, qui témoigne de la déchirure coréenne, mais aussi empreinte d'espoir, ce manwa ambitieux décliné en trois actes surprend par son dessin et son découpage hors pair. Y.-M. L. Ed. Casterman, « Ecritures », tome 1 : 416 p., 22,95 € ; tome 2 : 328 p., 19,95 € ; tome 3 : 416 p., 22,95 €. Coffret des trois tomes : 69 €.

**L'ÎLE BOURBON 1730**, d'Appollo et Lewis Trondheim. L'intrigue de ce véritable roman en noir et blanc se situe à la fin du temps des corsaires. Olivier Levasseur, dit « La Buse », est sur le point d'être pendu par le gouverneur de l'île, alors que les derniers esclaves « marrons », réfugiés au cœur de l'île, résistent aux attaques des colons avant d'être réduits à la servitude ou massacrés. Le sort de l'un est lié à celui des autres. Le dénouement viendra de la visite de deux ornithologues, le chevalier Despentès et son assistant Raphaël Pommery, à la recherche du fameux dodo, oiseau emblématique de la Réunion. La disparition du dodo, mangé par François Caron, chasseur de « marrons », sonne la fin de l'espérance de liberté pour les mutins. A.B.-M. Ed. Delcourt, « Shampooing », 288 p., 14,95 €.



**BLACK HOLE**, de Charles Burns. Ils s'appellent Chris, Eliza, Rob ou Ketith et égrènent

leurs années de jeunesse dans une petite ville américaine. Une maladie transmise par contact sexuel ou par la salive frappe certains d'entre eux, qui perdent leur peau, se voient pousser une queue animale ou se couvrent de boutons. Réfugiée dans une maison isolée ou dans un campement en forêt, la bande d'ados tente de parer cette maladie qui détruit les liens amicaux, familiaux et amoureux. Charles Burns, qui a débuté dans le magazine *Raw* d'Art Spiegelman, déroule implacablement cette fable en noir et blanc, où les corps nus côtoient les difformités, dans une atmosphère de pourriture et de pluie grasse. Cette parabole sur l'adolescence, fascinante et dérangeante, est en cours d'adaptation à Hollywood. *Black Hole* a par ailleurs été distingué par un Eisner Award, au récent festival de San Diego. Y.-M. L. Ed. Delcourt, 368 p., 29,90 €.

**SOIGNE TA GAUCHE**, un reportage dessiné sur le PS, de Jean-Yves Duhoo. Jean-Yves Duhoo joue les petits reporters au sein de la grande famille socialiste. Il mêle

descriptions de congrès ou de meetings et rappels historiques (le pèlerinage à la roche de Solutré, le Café du Croissant...), le tout entrecoupé de trouvailles astucieuses, comme cette carte imaginaire du PS, partagée entre Fabiusse, Segoland et Deskagne. C. Q. Seuil, « Politics » 48 p., 12,50 €.

**SÉGO, FRANÇOIS, PAPA ET MOI**, d'Olivier Faure. Directeur adjoint du cabinet de

JOSIANE BEHMOIRAS

**Dora B.**



Histoire de ma mère, devenue clocharde

ANATOLIA

BRILLIANT CLASSICS

Après les intégrales Mozart et Bach,

# CHOPIN!

Tout Chopin. Pour Tous.

**L'intégrale de Chopin.**  
Des interprétations exceptionnelles.

Tout Chopin par ses plus grands interprètes + une anthologie d'enregistrements légendaires.

• Livret 100 pages en français

39 € (30 CD)

abeille.musique.com

Service Clients Particuliers  
0892 259 770 (0,34€/mn)



De gauche à droite et de haut en bas : « Fleurs d'ébène », de Warnauts et Raives (Casterman), « Fleur », de Park Kun-woong (Casterman « Ecritures ») ; « Frank's real Pa », de Jim Woodring (éd. de l'Association) et « Ile Bourbon 1730 » d'Appollo et Lewis Trondheim (Delcourt, « Shampooing »).

## L'irruption de la Corée et de la Chine

Après le Japon et ses mangas, c'est au tour des *manhwa* de Corée du Sud et des *manhua* chinois de concurrencer la BD franco-belge. Tendance confirmée par le rapport annuel de l'Association des critiques de bande dessinée (ACBD), puisque, en 2006, 1 418 des 3 195 nouveautés sont asiatiques, dont 259 Coréennes et 41 Chinoises. La Corée a été la première à s'enorgueillir dans la brèche. En 2003, une exposition au Festival d'Angoulême révélait la diversité des *manhwa*. Dans la foulée d'éditeurs comme Tokébi, Casterman publie en 2006 de la BD coréenne, dont un recueil collectif de dessinateurs français et coréens, *La Corée vue par 12 auteurs*. « Le pays possède une tradition graphique remontant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le livre occupe une place importante. En 2002, quelque 9 000 *manhwa* ont été publiés, explique Nicolas Finet, spécialiste de l'Asie à l'origine de l'expo d'Angoulême 2003 et éditeur de BD coréenne chez Casterman. A la différence des mangas qui parlent surtout du Japon, les *manhwa* d'auteur s'ouvrent plus sur l'extérieur et empruntent beaucoup à la tradition de la BD européenne. Le lecteur français se sent donc moins dépaycé. »

Avec une activité éditoriale nettement plus réduite et longtemps vouée à la propagande, la Chine, qui envoie cette année huit dessinateurs à Angoulême, commence aussi à exporter sa production. A la tête de Xiao Pan, Patrick Abry, ancien spécialiste du commerce international reconverti dans l'édition, a fait découvrir Benjamin, romancier et dessinateur vedette de la BD chinoise, best-seller maison avec les 7 500 exemplaires de *Remember*. Avec une cinquantaine de titres en projet pour 2007 (le double de l'année précédente), Patrick Abry veut adapter en français les quelques

auteurs d'un secteur pénalisé par une distribution aléatoire.

« En Chine, les livres n'arrivent pas toujours jusqu'aux librairies, sans que l'éditeur puisse savoir où ils sont passés après l'impression, explique Patrick Abry. Avec 150 titres publiés par an, le marché n'est pas alimenté, les dessinateurs se consacrent au dessin animé ou au jeu vidéo. Du fait de la censure, la production locale souffre toujours de la faiblesse de ses scénarios. Je cherche à monter des associations entre dessinateurs chinois et scénaristes français. Plus de la moitié de nos titres publiés en 2007 seront des inédits. »

CHRISTOPHE QUILLIEN

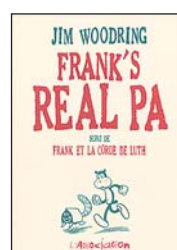


François Hollande et dessinateur amateur, Olivier Faure rêvait de faire de la BD. Il exauce ce vœu en racontant, de l'intérieur, la campagne pour la désignation du candidat socialiste à l'élection présidentielle. Un album (forcément) bien informé qui plonge le lecteur au cœur de la vie quotidienne des dirigeants politiques. C. Q. Hachette littératures, 224 p., 18 €.

**FINIS DE SIÈCLE : LES PHALANGES DE L'ORDRE NOIR ET PARTIE DE CHASSE**, d'Enki Bilal et Pierre Christin  
Les deux auteurs ont composé en 1979 puis 1983 ces deux albums relatant deux événements phares de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la fin du franquisme et les dernières heures du bloc soviétique. Cette symphonie funèbre, voyage à travers l'Europe pour l'un, huis clos pour l'autre, forme un diptyque magnifique et terrible. La réédition intégrale de ces deux œuvres majeures est enrichie d'un passionnant entretien des auteurs avec Benoît Peeters. Une nouvelle édition de *Los Angeles-L'Etoile oubliée de Laurie Bloom*, paru en 1984, est également disponible. Y.-M. L. Dargaud, 200 p., 24,95 €.

**WALDO'S BAR**, de Blutch  
Pianiste de jazz et détective privé, Johnny Staccato partage son temps entre les créatures

fessues qui hantent le Waldo's bar et ses enquêtes. Dans cette nouvelle édition d'un ouvrage publié en 1992, Blutch aligne avec une allégresse graphique et des cadrages insensés les références aux films de Cassavetes et les hommages à Disney. Son trait fait de lui l'un des plus doués, et le plus expressif, des auteurs de la nouvelle BD. Y.-M. L. Ed. Fluide Glacial, 48 p., 11,95 €.



**FRANK'S REAL PA**, de Jim Woodring  
Ce deuxième volume de l'auteur de Seattle publié par

L'Association fournit l'occasion de s'amuser et de s'extasier, face à l'inventivité graphique de Jim Woodring, à qui une exposition est consacrée à Angoulême. Cet artiste qui adapta des histoires inspirées d'*Alien* pour Dark Horse Comics offre ici un récit en noir et blanc, totalement muet. Rêve champignonsesque, grottes et êtres difformes, tradition animalière et ambiance psychédélique. La chute du second récit, *Frank et la corde de luth*, dont on se demande s'il a été réalisé sous acide, est particulièrement réjouissante. Y.-M. L. Ed. l'Association, « Côtelette », 110 p., 12 €.

**L'IMMEUBLE D'EN FACE, T. 2**, de Vanyda  
Deuxième volet de ce récit du quotidien des habitants d'un immeuble comme il en existe tant. Vanyda entrecroise les destins de « vraies gens » pour composer une tendre chronique de la vie dans les villes d'aujourd'hui. C. Q. Ed. La Boîte à bulles, 160 p., 14,50 €.

**OBJECTIF ELYSÉE**, de Guy Birenbaum et Samuel Roberts  
Les coulisses de la présidentielle révèlent les candidats tels qu'eux-mêmes : amateurs de petites phrases assassines, de chausse-trapes et d'arrangements entre amis. Le scénariste, l'éditeur Guy Birenbaum, jure ses grands dieux que 99 % des dialogues sont véridiques. C. Q. Seuil, « Politics », 48 p., 12,50 €.

**LES AVENTURES DE BORO, LA DAME DE BERLIN**, de Dan Franck, Jean Vautrin et Marc Veber  
Marc Veber, dont c'est le premier album, a illustré cette aventure de Boro reporter-photographe, adaptée en BD par Dan Franck à partir du roman coécrit avec Jean Vautrin. Un signe : la couverture des romans était déjà illustrée de dessins d'Enki Bilal, qui a collaboré à cette BD. Marc Veber a surtout soigné les décors et les parures des années 1930, au risque d'un certain

académisme. La série romanesque eut un grand succès, cette série à venir devrait logiquement en hériter. Y.-M. L. Casterman, « Ligne rouge » 46 p., 9,80 €.



**L'ESPACE D'UN SOIR**, de Brigitte Luciani et Colonel Moutarde  
Lors d'une pendaison de crémaillère où sont conviés tous les habitants d'un immeuble, un faux kidnapping dérange les fêtards. Scénariste et dessinatrice s'amuse à brouiller les pistes de cette comédie qui peut être lue planche par planche, ou horizontalement, strip par strip, ou étage par étage... avant un dénouement inattendu. Y.-M. L. Ed. Delcourt, 48 p., 13,95 €.

**FILM NOIR**, de Jacques de Loustal  
Douze tableaux dessinés avec maestria par Loustal rythment l'écoute de deux CD proposant des extraits de musiques de films noirs, du *Troisième homme* à *Key Largo* en passant par *Bob le Flambeur*. Des images noires ou glacées et des notes sourdes ou cristallines, un ravissement pour les cinéphiles et amateurs de jazz. Y.-M. L. Ed. Nocturne, album, 2 CD, et histoire du film noir.

## Le festival se tourne vers l'étranger pour rebondir



Après 2006, « annus horribilis », 2007 sera-t-elle placée sous le signe d'un « nouvel élan », voire d'une « reconquête » ? C'est en tout cas le but qu'assigne à la 34<sup>e</sup> édition du Festival international de la BD d'Angoulême (FIBD), du 25 au 28 janvier, le triumvirat nommé à sa tête. Juste après l'édition 2006, où la fréquentation de la manifestation s'était érodée en raison de chutes de neige sur la région charentaise (120 000 personnes au lieu de 200 000), le licenciement surprise de Jean-Marc Thévenet, directeur du festival depuis 1998, a ouvert un début de crise.

L'association responsable du FIBD lui reprochait d'avoir collaboré en sous-main à la future biennale d'art contemporain du Havre et de mener grand train, accusations réfutées par M. Thévenet, qui a porté l'affaire aux prud'hommes. Ce licenciement a, un temps, entaché les relations entre l'association et ses partenaires – éditeurs, mairies, représentants des collectivités et sponsors (dont les influents Michel-Edouard Leclerc et Caisses d'épargne). Informés sur le tard de la mesure, ceux-ci se sont aussi émus des conditions de la mise à pied de M. Thévenet, professionnel à la personnalité parfois controversée mais à la compétence avérée.

Tout est apparemment rentré dans l'ordre, avec l'appel à la présidence de Francis Groux, cofondateur du Festival d'Angoulême en 1974, et la nomination d'un trio remplaçant Jean-Marc Thévenet : Franck Bondoux au poste de délégué général, Benoît Mouchart à celui de directeur artistique et Jean-Luc Bittard à celui de directeur technique.

### Baisse d'affluence

Un nouveau souci taraude pourtant les éditeurs : le déplacement des « bulles », ces tentes abritant traditionnellement les stands d'exposition et de vente d'albums, du centre d'Angoulême vers un quartier plus excentré. Les éditeurs y gagnent en espace, avec ce nouveau « Salon des éditeurs », « plus grande librairie BD du monde » (10 000 m<sup>2</sup>). Mais ils craignent une éventuelle baisse d'affluence, le public devant emprunter des navettes pour rallier le centre-ville, scène des rencontres et des expositions – deux éditeurs, Futuropolis et Albin Michel, ont d'ailleurs déserté Angoulême. Quant aux auteurs, ils se plaignent, via leur association,

l'adaBD, de ne pas avoir été consultés par le FIBD.

Parmi les manifestations-phares, figurent des « Rencontres dessinées » (avec Lewis Trondheim, président du jury du festival, Joann Sfar, Riad Sattouf, Etienne Davodeau, Mathieu Sapin) ; des « Rencontres internationales » (avec Sergio Toppi, Charles Burns, Alison Bechdel, etc.) et les fameux « Concerts de dessins ». Les expositions se consacreront aux mangas, aux « 24 heures de la BD » (24 auteurs créant chacun, en 24 heures, une BD de 24 pages, consultable entre autres sur le Net), à *Kid Paddle*, héros des préados, et aux « 7 Merveilles de la BD », interventions graphiques dans Angoulême imaginées par Lewis Trondheim. L'œuvre de l'Américain Jim Woodring et celle de Pierre Christin, avec un jazz band illustrant son récent album *Le Long voyage de Léna*, dont il est le scénariste, seront à l'honneur.

Pour les responsables d'Angoulême, cette édition et ses expositions, illustrant divers écoles graphiques et genres narratifs de tous les continents, devraient constituer « le premier volet de l'internationalisation de la BD », et devrait déboucher sur une Exposition universelle de la BD, à Shanghai, en 2010. Il reste à savoir si ces promesses seront tenues et seront plus « ludiques » et « innovantes » que la conférence de presse de ce 34<sup>e</sup> FIBD. Convoquée dans l'hôtel particulier où était établi le magazine *Jours de France* de Marcel Dassault, sur les Champs-Élysées, celle-ci s'est résumée à un monologue de ses responsables, à propos des manifestations caractérisant le « nouvel élan » de ce 34<sup>e</sup> festival. ■

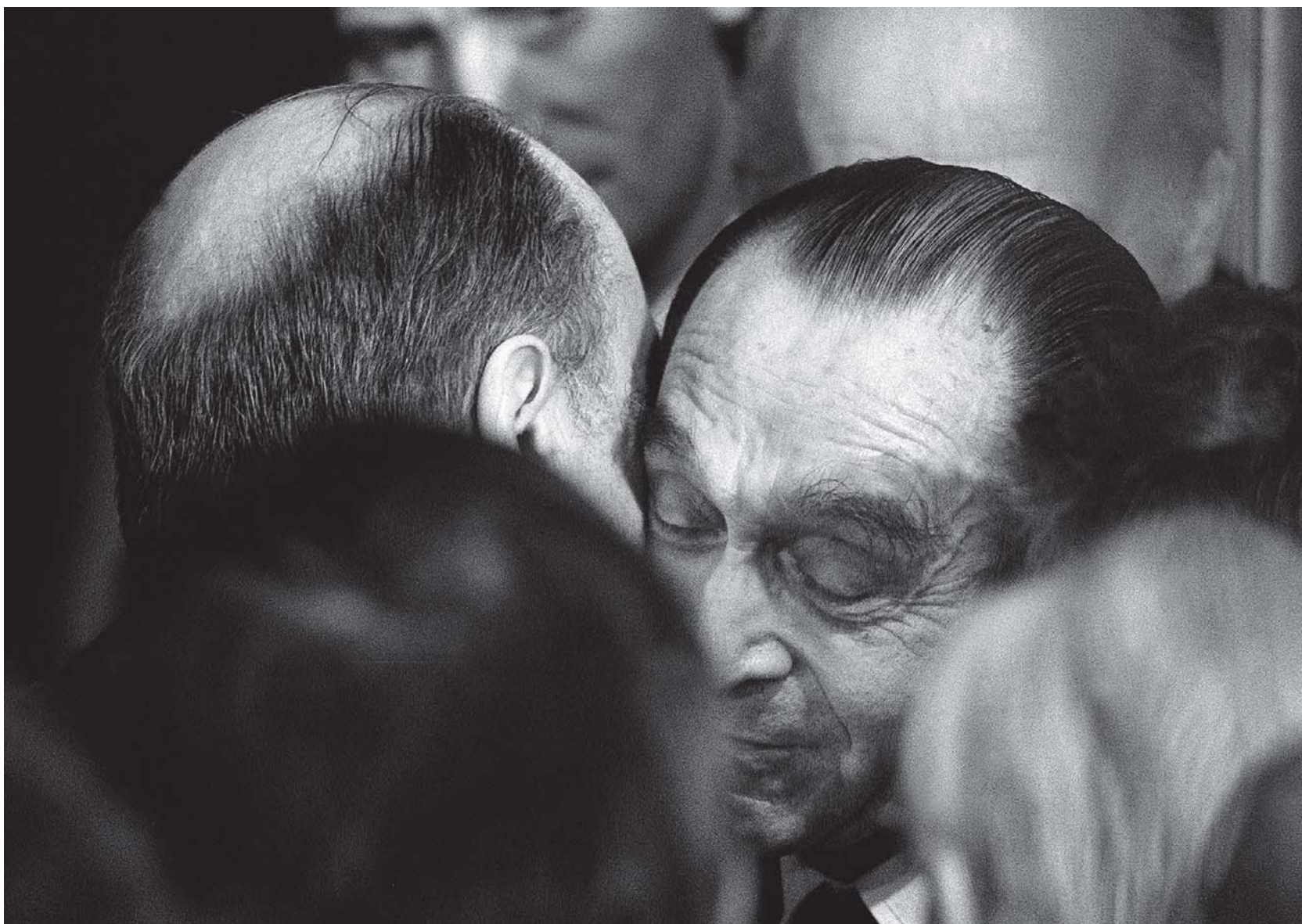
Y.-M. L.

Trois tarifs : 11 €, 13 € et 16 € par jour, selon les expositions et les espaces choisis et le nombre de personnes. Réservations et billetterie particuliers : 0-892-390-102 et www.bdangouleme.com ; comités d'entreprise : 0-892-707-905 et 0-825-840-701 ; groupes scolaires : 0-820-20-68-28.

**François Sureau**  
**L'obéissance**

« L'obéissance. Avec subtilité, l'auteur pose la question vertigineuse que ce mot soulève. On ne peut l'affronter avec les armes de la raison. Et Sureau excelle justement à montrer, selon différentes lumières, cette déraison. »  
Patrick Kéchichian, *Le Monde des livres*

**Gallimard**



Le 21 mai 1981, jour de son entrée en fonctions, François Mitterrand embrasse Pierre Mendès France, ému aux larmes. JEAN-CLAUDE DELMAS/AFP

## Pierre Mendès France la morale et la politique

La biographie d'Eric Roussel éclaire l'homme intime et justifie la place centrale qu'il occupe dans le panthéon républicain, malgré la brièveté de son action gouvernementale

Comment devient-on un mythe politique ? Pour de Gaulle la réponse est simple : le 18-Juin, la V<sup>e</sup> République, la guerre d'Algérie... Pour Pierre Mendès France, presque son contemporain, la toise n'est pas la même. Il n'a gouverné la France que sept mois et dix-sept jours et il s'est souvent trompé : tiède européen, antigaulliste primaire après 1958, planificateur rigide... Mais il y a tout le reste : le caractère, le courage, la morale en politique. Des vertus qui ont autant servi que desservi Mendès de son vivant et lui assurent une place à part au panthéon de la République.

Il aurait eu 100 ans le 11 janvier et, si le mythe perdure, le souvenir de ce qu'il fut et fit s'est estompé. Pour se remémorer cet itinéraire singulier, il

faut lire la biographie d'Eric Roussel, leçon d'histoire sur un siècle qui n'est plus et sujet de réflexion sur l'exercice du pouvoir. L'actualité s'y prête.

Biographe de Jean Monnet, Pompidou et de Gaulle (1), Eric Roussel ne s'était pas encore aventuré du côté de la gauche. Il le fait d'un regard neuf, non dénué d'admiration, avec la bonne focale, à la fois large et proche, qui éclaire l'homme intime et justifie sa place dans l'histoire.

Une mise au point s'imposait. Depuis la *Pierre Mendès France* de Jean Lacouture, il y a vingt-cinq ans (2), l'historiographie de « PMF » s'est sensiblement enrichie. Eric Roussel a consulté des archives inédites ou négligées et il a interrogé des témoins qui n'avaient pas tout dit. Cette mise à plat trace le portrait d'un homme à la sensibilité à fleur de peau (ses larmes à l'Élysée le

jour de l'entrée en fonctions de François Mitterrand) et au caractère inflexible qui allaient de pair avec un adroit pragmatisme.

On saisit mal la psychologie de Mendès si l'on ne sait pas qu'il était juif – ses adversaires ne manquaient pas de le lui rappeler. Et si l'on néglige sa réussite précoce – avocat à 22 ans, député à 25, sous-secrétaire d'Etat à 31. Elle le confortait dans la conviction d'avoir un destin et lui donnait parfois le sentiment d'avoir raison contre tous, malgré la simplicité de ses manières, qui n'était pas feinte.

Né à Paris, rue de Turbigo, dans un quartier où son père possédait une affaire de confection pour dames, Pierre Isaac Isidore Mendès France s'imprègne jeune des valeurs familiales. Peu croyants, guère pratiquants, ses parents, encore sous le coup de l'affaire Dreyfus, lui inculquent le culte des Lumières et de la République. Ce sera sa religion. Pas une seconde il n'envisage de succéder à son père derrière le comptoir familial. Déjà il rêve d'une carrière à la Disraeli. Passionné d'économie, il choisit finalement le barreau, l'antichambre du pouvoir sous la III<sup>e</sup>. Il se fait vite remarquer au Parti radical, auquel il a adhéré parce que l'histoire de celui-ci se confond avec celle de la République.

**PIERRE MENDES FRANCE**  
d'Eric Roussel.

Gallimard,  
« NRF Biographies »,  
608 p., 29 €.

Député de l'Eure en 1932, maire de Louviers en 1935, sous-secrétaire d'Etat au Trésor dans le deuxième cabinet Blum en 1938, le voilà lancé.

Arrêté par le gouvernement de Vichy sous un prétexte fallacieux et infamant – on l'accuse de désertion –, condamné à six ans d'emprisonnement, il fait face avec stoïcisme à la grande épreuve de sa vie (3). Ce n'est pas l' élu républicain que Vichy poursuit mais le juif, il le sait. Ses lettres à

terrement de la Communauté européenne de défense, la création de l'Union de l'Europe occidentale...

Son passage à Maignon est bref mais le mendésisme – il n'aimait pas ce mot – est né. Mauriac, Jean-Jacques Servan-Schreiber, Françoise Giroud, à *L'Express*, sont les propagandistes de cette nouvelle mystique. Toute une génération se reconnaît en lui, qui aspire à moderniser la République.

Elle plébiscite Mendès, mais c'est de Gaulle qui survient en 1958. « PMF » se dresse aussitôt contre lui. Il ne lui pardonne ni son arrivée au pouvoir sous la pression des factieux d'Alger, ni les nouvelles institutions – Mendès est un parlementariste viscéral –, ni même la main tendue à l'Allemand d'Adenauer.

Ses électeurs de l'Eure le congédient, il en est meurtri. Malgré un bref retour à l'Assemblée en 1967-1968, il n'exercera plus qu'un magistère moral, avec à ses côtés Marie-Claire Servan-Schreiber, épousee en 1971. A lire Eric Roussel, on se dit que, sans la haute idée qu'il se faisait de la République, c'est lui, et non Mitterrand, qui serait entré à l'Élysée. ■

BERTRAND LE GENDRE

(1) Réédité en deux volumes chez Perrin (« *Tempus* », en librairie le 1<sup>er</sup> février).

(2) Disponible en poche, Le Seuil, « Points ».

(3) Lire à ce sujet Un tribunal au garde-à-vous : Le procès de Pierre Mendès France, de Jean-Denis Bredin (Fayard, 2001).

Signalons aussi la réédition de *Choisir : une certaine idée de la gauche*, de Pierre Mendès France, conversations avec Jean Bothorel. Préface de Jean Daniel, avant-propos de François Hollande. Fayard, « Témoignages pour l'Histoire », 418 p., 22 €.

## Enzo Traverso, une traversée du siècle des génocides

**À FEU ET À SANG.**  
De la guerre civile européenne (1914-1945)  
d'Enzo Traverso,

Stock, « Un ordre d'idées »,  
370 p., 20,99 €.

Magistrale relecture d'une époque qui plongea l'Europe dans le chaos, *A Feu et à sang* fait partie de ces grands livres sur le XX<sup>e</sup> siècle dont on devrait encore débattre dans les années à venir, à l'instar du *Passé d'une illusion*, de François Furet (1995), ou de *L'Age des extrêmes*, d'Eric Hobsbawm (1999).

Enzo Traverso, né en Italie en 1957, entend montrer que, derrière l'imaginaire de l'horreur aujourd'hui associé au siècle écoulé – des tranchées à Auschwitz –, se dissimule un univers fait d'expériences sociales, de visions du monde, d'idées, de combats et d'émotions – ainsi du sentiment d'apocalypse qui s'empare de la culture européenne après 1918. Le livre explore donc cet univers à travers le concept de « guerre civile », ici employé pour rendre compte

des déchirures engendrées, à l'échelle du continent, par un enchevêtrement inédit de révolutions, de contre-révolutions et de génocides. Pour l'auteur, on ne comprend précisément rien à la « brutalisation » des sociétés européennes de l'entre-deux-guerres, abstraction faite de cette « symbiose entre culture, politique et violence » qui en façonne en profondeur les mentalités ; rien non plus à projeter les catégories de notre démocratie libérale sur un siècle qui aura produit Ernst Jünger et Antonio Gramsci, Carl Schmitt et Léon Trostki.

Le XX<sup>e</sup> siècle, Enzo Traverso l'explore depuis longtemps sous ce prisme. D'où plusieurs ouvrages remarquables : sur l'attitude des intellectuels européens face aux camps de la mort (*L'Histoire déchirée*, éd. du Cerf, 1997), sur l'itinéraire des grandes figures de l'exil judéo-allemand (*La Pensée dispersée*, Lignes, 2004), ou sur la généalogie de *La Violence nazie* (La Fabrique, 2002), dans laquelle il voit l'aboutissement d'un processus de déshumanisation amorcé au XIX<sup>e</sup> siècle.

Chaque fois, une même intuition gouverne son approche, celle de la com-

PLICITÉ terrifiante qui relie modernité et barbarie. C'est dire si Traverso n'a rien d'un classique professeur de sciences politiques, discipline qu'il enseigne à l'université d'Amiens. Lui-même expatrié, il ferait plutôt penser à ces outsiders qu'il affectionne, notamment à Walter Benjamin, avec qui il partage la conviction qu'il faudrait repenser l'idée de progrès à partir de celle de « catastrophe ».

Encore faut-il préciser la notion. Car, s'il y a bien une posture que cet ouvrage conteste – première thèse –, c'est la « sensibilité post-totalitaire » qu'incarne entre autres Tzvetan Todorov, et qui voudrait que le XX<sup>e</sup> siècle se ramène à une vaste « catastrophe humanitaire », emblématique de la malfaisance des idéologies. A la morale détestable qui sous-tendrait l'engagement politique, laquelle ne produirait que des héros ou des bourreaux, au hasard des circonstances, cette nouvelle « sagesse » préfère la « morale apolitique », celle qui incitait à voler au secours des victimes.

Les uns auraient fait « le lit des totalitarismes », les autres incarneraient « les vertus, plus humbles mais plus

nobles, de l'humanisme ». Enzo Traverso part au contraire du principe que si les guerres civiles sont des tragédies, certaines méritent qu'on s'y engage : « Nous, citoyens d'une Europe démocratique, avons contracté une dette à l'égard de ceux qui se sont battus pour la construire. »

**Acteurs engagés de l'époque**

Par là – deuxième thèse –, l'auteur en vient à récuser cette autre lecture a posteriori qui tend à faire de l'antifascisme un « mythe ». A lire François Furet ou Annie Kriegel, l'antifascisme des années 1920 et 1930 se réduirait ainsi à une pure entreprise de propagande visant à élargir l'influence du régime soviétique et à cacher sa nature totalitaire. Si ce tableau contient une part de vérité, il n'en reste pas moins simpliste. D'abord parce que, « en se débarrassant de l'antifascisme, on risque d'effacer le seul visage décent que l'Italie a su donner d'elle-même de 1922 à 1945, l'Allemagne de 1933 à 1945, la France de 1940 à 1944 ». Par les temps qui courent, il n'est pas superflu de le rappeler. Ensuite, parce que cette conception, non

contente d'évacuer la complexité des rapports entre antifascisme et stalinisme (le premier étant rabattu sur le second), s'interdit du même coup de penser la pluralité sociale et intellectuelle du phénomène.

Or la mise en histoire critique à laquelle procède *A Feu et à sang* montre à quel point des sensibilités très différentes (marxiste, chrétienne, libérale) convergent dans la culture antifasciste des années 1930, devenue l'ethos collectif de ceux qui veulent combattre les dictatures de Mussolini, Hitler et Franco. Sans compter qu'il s'agissait aussi d'« une culture de l'exil, portée par une foule de parias errant d'un pays à l'autre, ambassadeurs d'une Europe humaniste menacée d'anéantissement ».

Cette façon de redonner une visibilité aux acteurs engagés de l'époque, souvent rejetés dans la nuit totalitaire, est l'un des grands apports de cet essai. Ses analyses permettent également de mieux comprendre comment la mise en œuvre de la Shoah a pu procéder d'un climat de violence généralisée et d'acoutumance au crime de masse. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE



Une monumentale « Histoire des droites » conçue sous la direction de Jean-François Sirinelli

# Invisible peuple de droite

## HISTOIRE DES DROITES

t. 1 : Politique ; t. 2 : Cultures ;  
t. 3 : Sensibilités.

Sous la direction de Jean-François Sirinelli

Gallimard, « Tel », trois tomes de 820, 792 et 980 p., respectivement 11,50 €, 11 € et 12,50 €.

La droite, en France, aime jouer à cache-cache avec elle-même et avec son histoire. Les politologues le savent : l'homme de droite ne se dévoile pas facilement et, dans les enquêtes d'opinion, les électeurs qui se disent de gauche sont toujours plus nombreux que ceux qui s'affirment de droite (*Le Monde* du 20 janvier). Est-ce un hasard si le Parti radical de gauche se revendique comme tel, alors que le Parti radical, pourtant membre associé de l'UMP, ne se dit jamais, lui, de droite ? Ce que révèle la façon de s'autodésigner vaut également pour les références que l'on se donne : alors qu'un candidat de droite à l'élection présidentielle peut, dans son discours d'investiture, se réclamer de Jean Jaurès, de Léon Blum et de Guy Môquet, on imagine mal, à gauche, citer comme modèles les figures de Raymond Poincaré, d'Antoine Pinay ou de Georges Pompidou...

Ce phénomène n'est pas nouveau. Au début des années 1930, le critique littéraire Albert Thibaudet (1874-1936) remarquait que la vie politique française était frappée de « *sinistrisme* » (du latin *sinister*, « du côté gauche »). Face à l'apparition de forces nouvelles (le radicalisme, le socialisme, le communis-

me), des courants nés à gauche se retrouvèrent repoussés à la droite de l'échiquier politique, sans pour autant que leurs dirigeants ne cessent de se revendiquer de gauche.

C'est sur la piste de cette droite si difficile à saisir que s'est lancé, voici une vingtaine d'années, l'historien Jean-François Sirinelli, entouré pour cela d'une cinquantaine de chercheurs. Leur principal bastion : l'Institut d'études politiques de Paris. C'est de là que l'histoire politique entamait sa reconquête sur l'histoire économique et sociale, dont l'école des Annales, durant trois décennies, avait assuré l'hégémonie. Le projet, courageusement soutenu par l'éditeur Eric Vigne, donna naissance en 1992 à trois épais volumes – 2 600 pages au total –, réédités aujourd'hui au format poche. On regrettera que la pagination de l'édition originale ait été conservée : le texte, réduit à l'échelle de l'édition de poche, est serré à l'extrême. On regrettera, surtout, qu'aucune contribution ni aucune des bibliographies de fin de chapitre n'aient été actualisées.

### Clivage fondateur

Voilà qui est dommage car, en quinze ans, la liste des travaux sur la droite s'est notablement allongée. Autant grâce aux auteurs ici réunis qu'à de plus jeunes chercheurs, dont beaucoup ont d'ailleurs été leurs disciples (1). Certains chapitres – sur l'entre-deux-guerres, Vichy, la IV<sup>e</sup> République et les deux premières décennies de la V<sup>e</sup> – auraient donc mérité une mise à jour. Et des références à de récentes études d'histoire sociale (sur certaines professions, la jeu-



Manifestation gaulliste sur les Champs-Élysées, le 30 mai 1968. GILLES CARON/CONTACT PRESS IMAGES

nesse, les élus ou les femmes), à des monographies régionales et à quelques biographies importantes (de Guizot à de Gaulle, en passant par Maurras, Poincaré, Tardieu et Reynaud) auraient sans doute permis de mieux cerner le « *peuple de droite* ».

Perfectible comme toute entreprise historique – surtout quand ses auteurs lui assignent une mission programmatique –, cette *Histoire des droites* reste indispensable. Mûrie sous l'ombre de René Rémond, elle prolonge, précise, et parfois amende la tripartition proposée en 1954 par l'auteur de *La Droite en France* (réédité sous le titre, plus approprié, *Les Droites en France*) entre une droite « légitimiste », nostalgique de l'Ancien Régime, une droite « orléaniste », libérale et « républicano-compatible », et une droite « bonapartiste »,

autoritaire et plébiscitaire. Le premier tome revisite ainsi deux siècles d'histoire, depuis ce jour de l'été 1789 où les membres de l'Assemblée constituante, divisés sur la question du veto royal, se répartirent en deux groupes de part et d'autre du président : à sa gauche, les opposants au veto ; à sa droite, ses partisans. Ce jour-là, le clivage fondateur de la vie politique française était né. Sans qu'on puisse pour autant répondre à la question : qu'est-ce que la droite ?

La droite fut ainsi tour à tour ou en même temps monarchiste et républicain, centralisatrice et provincialiste, libérale et étatiste, cléricale et laïque, nationaliste et européenne, colonialiste ou non. Divisée sur ses objectifs, elle le fut autant sur ses « lieux de mémoire » – et on relira avec bonheur les pages de Philippe Contamine sur Jeanne d'Arc, celles

de Jean-Clément Martin sur la Vendée, ainsi que le chapitre sur les historiens de droite signé par Olivier Dumoulin. Introuvable droite ? Ce serait négliger la persistance, au-delà des fractures, d'une certaine « *présence au monde* », caractérisée notamment par un attachement à des racines (la famille, la terre, la patrie) qui sont autant de « *pôles de stabilité* » en référence à un passé vers lequel l'homme de droite se tournerait plus volontiers que l'homme de gauche. ■

THOMAS WIEDER

(1) *Quelques titres publiés en 2006* : Combats pour une Bretagne catholique et rurale. Les droites bretonnes dans l'entre-deux-guerres, de David Bensoussan (*Fayard*, 658 p., 32 €) et Les Croix-de-Feu à l'âge des fascismes, d'Albert Kéchichian (*Champ Vallon*, 416 p., 28 €).

## Un choix d'articles de Robert Fisk sur le Moyen-Orient Les limites de l'indignation

Robert Fisk est le reporter le plus célèbre de la presse écrite britannique. Critiqué ou adulé. Depuis le début des années 1970, il s'occupe du Grand Moyen-Orient, un territoire allant de la Méditerranée à l'Afghanistan, selon la définition de l'administration Bush. Avant, il était à Belfast, en Irlande du Nord. Fisk, aujourd'hui âgé de 60 ans, a passé l'essentiel de sa vie professionnelle à « couvrir » la guerre, l'horreur, la torture, le malheur des hommes, d'abord pour le *Times* puis pour *The Independent*.

Il l'a fait avec un grand courage, c'est-à-dire de près, physiquement. Il l'a fait dans une langue magnifique, toute de simplicité et de précision. Il l'a fait en possession d'une immense connaissance historique et

culturelle de la région ; Fisk habite Beyrouth et parle, assez bien, l'arabe. Autant de qualités qui donnent toute sa valeur à la compilation de reportages et d'analyses qu'il livre dans cette somme de près de mille pages. On passe d'un entretien avec Ben Laden à la couverture des guerres d'Irak, d'une rétrospective historique à un compte rendu de bataille, du portrait d'une journaliste israélienne à une rencontre avec l'ayatollah Khomeiny.

Robert Fisk ne travaille pas à la manière (réelle ou supposée) des journalistes anglosaxons : religion du fait brut, sentiments personnels tenus en laisse. Fisk est un journaliste engagé, en colère, révolté. Souvent très (trop ?) brillant, l'article « fiskien » tient du reportage, de l'analyse, de l'éditorial, de la leçon d'histoire et de morale. Fisk a toujours le même angle de travail : il est du côté de ceux qui prennent les bombes, les coups de crosse, les décharges électriques ; il est avec ceux qui sont du mauvais côté de l'Histoire ; il est là où ça sue la peur et là où ça sent la mort.

Il partage la perception qu'ont les Arabes d'être toujours et encore les victimes des visées occidentales (européennes et américaines) sur la région. C'est vrai, les Européens, au lendemain de la première guerre mondiale, ont découpé artificiellement, et en

fonction de leurs seuls intérêts, la carte du Proche-Orient contemporain ; les Américains et les Britanniques ont détruit en 1953 « *le seul régime démocratique et laïque qu'ait jamais connu l'Irak* », celui de Mossadegh ; les mêmes, avec cette fois les Français, ont appuyé le régime de Saddam Hussein, fermé les yeux sur les horreurs qu'il perpétrait ; les Etats-Unis n'ont jamais accordé au règlement de la question palestinienne la priorité qu'elle mérite, etc.

Les Arabes y voient la « preuve » d'une culpabilité générale et permanente des Occidentaux qu'ils jugent exclusivement responsables des tourments du Proche-Orient. Fisk en fait sa thèse, lui aussi, sa grille de lecture des mésaventures de la région. Autant on le suit et on l'admire dans sa description des souffrances individuelles, son récit de l'horreur de la guerre, autant cette manière de désigner un unique bouc émissaire paraît simpliste, militante, indigne d'un diplômé en histoire de Trinity College.

Fisk a l'indignation magnifique, mais trop à sens unique. On aimerait qu'il pratique le même flamboyant journalisme de combat pour dénoncer les énormes responsabilités des élites de la région – politiques, religieuses, culturelles, etc. – dans les malheurs de leurs peuples. Peut-être maintenant qu'il a passé la soixantaine... ■

ALAIN FRACHON

## Jean Teulé Le magasin des suicides



Avec *Le Magasin des suicides*, Jean Teulé se livre à un exercice d'humour noir très réjouissant. Ce conte cruel n'aurait sans doute pas déplu à Marcel Aymé.

Serge Sanchez,  
*Le Magazine littéraire*

Jean Teulé est un auteur lunaire à la plume solaire... Après ses biographies étonnantes des poètes français, François Villon, Verlaine et Rimbaud, il revient avec une étude du spleen baudelairien revu par Groucho Marx.

Olivier Maison, *Marianne*

Il y a assurément du Nothomb dans ce Teulé-là.

Anthony Palou, *Le Figaro*

Avec cette fable, Teulé se révèle moraliste, signant un divertissement très réussi.

Pierre-Robert Leclercq, *Le Monde*

# Julliard

## DANIEL SIBONY

Une tout autre lecture du Livre : pour laïcs, religieux, athées et autres...



384 p. 25,50 €  
Odile Jacob

## Un collectif de philosophes français défend Heidegger

# L'avenir d'une compromission

**HEIDEGGER À PLUS FORTE RAISON**  
ouvrage collectif.

Fayard, 536 p., 28 €.

Voici donc, en réponse au livre d'Emmanuel Faye *Heidegger. L'Introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel, 2005, réédité aujourd'hui au Livre de poche), l'ouvrage collectif des défenseurs français d'Heidegger. Rappelons que la non-publication de ce livre, prévu à l'origine chez Gallimard (qui édite les œuvres d'Heidegger), avait déclenché un petit scandale (« Le Monde des livres » du 29 septembre 2006).

Dans la version que Fayard a reprise, les développements auxquels le maître d'œuvre, François Férier, se livrait pour justifier les incursions de Jean Beaufret en terres négationnistes – cause du recul de Gallimard – ont disparu. Certaines rugosités ont été poncées.

N'en demeure pas moins un ton polémique, s'attaquant parfois directement à la compétence d'Emmanuel Faye, au *Monde*, et à la vie intellectuelle en général, ce ton donnant des heideggeriens français l'image désagréable d'une citadelle assiégée. Il s'explique peut-être aussi par le fait que l'intérêt pour l'auteur de *Sein und Zeit* a aujourd'hui perdu de sa centralité dans l'université française, au profit d'autres approches (la philosophie analytique en particulier). Les outrances sont d'autant plus dommageables que pour peu qu'on s'attache à séparer dans cet ouvrage souvent répétitif le bon grain de l'ivraie, le cas finit par sembler plus plaidable et moins entendu qu'il n'y paraît en France, depuis la parution du réquisitoire de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme* (Verdier, 1987).

### Dépassement de la métaphysique

Certes, la « cause » ne gagne rien quand on qualifie, comme Françoise Dastur, l'offensive contre Heidegger de « racisme anti-paysan » dirigé contre ce philosophe souabe, amateur de chemins de campagne et de marches en forêt. Ni quand, comme Marcel Conche, on fait d'Heidegger, recteur pendant dix mois d'une université en cours de nazification, « objectivement un opposant ». Suggérer que le philosophe aurait été en réalité un « résistant spirituel », voire un dissident avant la lettre, est tout simplement ridicule et surtout insultant pour ceux des contemporains, parfois convoqués comme témoins de moralité, qui payèrent par l'exil ou la vie leur opposition véritable à un régime totalitaire,

comme le fidèle disciple pragois Jan Patočka, mort en 1977 après un interrogatoire par la police communiste...

Si les auteurs, qui considèrent que l'engagement nazi fut une erreur passagère et non un crime, arrachent pourtant la conviction, c'est quand ils s'attaquent en philosophie à l'interprétation du texte même. Leurs réponses à l'accusation principale, qui voudrait que non seulement l'homme mais l'œuvre elle-même fût en son fond nazie, sont bien étayées quand, par exemple, ils reprochent à Faye d'avoir systématiquement confondu dans sa lecture d'Heidegger ce qui ressortit à la *description* philosophique et ce qui relève du *normatif* (ce que l'on prône). Ainsi montrent-ils que la critique de la technique et du règne de l'efficacité propre au sujet moderne ne naît pas après la défaite de la Wehrmacht, dans le but « négationniste » de faire oublier le soutien à Hitler, mais accompagne une réflexion déjà ancienne sur l'idéal cartésien de domination de la nature et sur la modernité, lesquels aboutiraient à une logique exterminatrice.

Certaines contributions suggèrent, non sans raison, que l'hypothèse selon laquelle le langage même d'Heidegger a pu être nazifié rétrospectivement par ses critiques se tient. Ainsi, l'usage du terme « *völkisch* » (« national » ou « nationaliste ») ne suffit-il pas à attester de la contamination raciste ou eugénique de toute sa pensée. D'avoir qualifié la sélection raciale de « *métaphysiquement nécessaire* » n'implique nullement qu'Heidegger l'ait considérée comme légitime, au contraire. L'univers conceptuel heideggerien n'est-il pas dominé, comme le rappelle Gérard Guest, par un appel constant au dépassement de la métaphysique, dont la technique représente une sorte de culmination, tel que cela apparaît dans les textes sur Nietzsche rédigés pendant la période nazie ?

Du reste, si elle se veut une démarche visant l'origine, l'œuvre d'Heidegger demeure avant tout une philosophie de l'existence, du surgissement et de l'événement, qui participe à ébranler la tranquillité des systèmes hérités de la tradition spinoziste ou hégélienne. En ce sens, on ne saurait dire sans déformation que, sous cette inspiration, l'homme se réduit à un produit purement passif de son histoire ou de ses gènes. De sorte qu'on peut – certains diront qu'il le faut – continuer à lire et étudier Heidegger comme l'une des plus importantes philosophies du XX<sup>e</sup> siècle. Et non comme le palimpseste hypocrite d'un des régimes les plus exécrationnels de l'histoire. ■

NICOLAS WEILL



GILLES RAPAPORT

## Deux ouvrages critiques mais nuancés sur le juriste allemand

# Lire Carl Schmitt

**L'ENNEMI**  
**Un portrait intellectuel**  
**de Carl Schmitt**  
de Gopal Balakrishnan.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Diane Meur.  
éd. Amsterdam, 404 p., 23 €.

**PENSER L'ENNEMI, AFFRONTER**  
**L'EXCEPTION**  
**Réflexions critiques**  
**sur l'actualité de Carl Schmitt**  
de Jean-Claude Monod

La Découverte, 192 p., 19 €.

Après la polémique déclenchée par la traduction du *Léviathan* de Carl Schmitt (Seuil, 2002), la parution de deux ouvrages, écrits par un politiste américain, Gopal Balakrishnan, et un philosophe français, Jean-Claude Monod, devrait favoriser une discussion plus sereine de l'œuvre du juriste allemand. Rejetant tous deux l'idée selon laquelle sa pensée serait déterminée principalement par son antisémitisme, s'opposant ainsi à la lecture proposée par Raphaël Gross (« Le Monde des livres » du 18 novembre 2005) et relayée en France par Yves Charles Zarka, ils proposent une interprétation différente, quoique critique, du penseur allemand.

Avec sa construction un peu baroque, et malgré son titre accrocheur, le livre de Balakrishnan est davantage une biographie intellectuelle qu'un véritable « portrait ». Chaque chapitre analyse, selon un ordre chronologique allant de 1919 à 1947, un ouvrage de Schmitt en le mettant en relation avec les événements politiques et biographiques. Un tel choix permet de retracer les parcours sinusoïde d'un auteur assez prompt à adapter son discours aux circonstances. Surtout, l'intérêt du

livre est de rectifier l'image caricaturale d'un Schmitt réactionnaire, adversaire farouche de la République de Weimar. Selon l'auteur, la réalité est plus complexe : dans un premier temps, le juriste a brocardé les conservateurs allemands ; il s'est montré distant à l'égard de la « Révolution conservatrice » ; et il n'a pas été le catholique doctrinaire que l'on décrit souvent. L'ouvrage mérite l'intérêt non seulement pour cette inflexion, mais aussi par la mine de faits collectés et par des interprétations souvent acérées de certaines œuvres majeures.

En revanche, il convainc moins sur deux points importants. D'abord, le lecteur attend en vain une réponse claire à la question de l'engagement de Schmitt en faveur du nazisme, qui reste largement une énigme en refermant le livre. La publication en Allemagne, en 2003, des *Journaux de jeunesse* de Carl Schmitt, jette une lumière nouvelle sur cette personnalité trouble ; le juriste allemand Bernd Rüthers estime même que ces *Journaux* aboutissent à « mettre à la poubelle une part considérable de la littérature sur Schmitt ».

### Penser l'actualité

Là où l'auteur convainc encore moins, c'est en conclusion ; il explique que l'œuvre du penseur allemand est toujours actuelle, car elle constituerait « un antidote bienvenu » au consensus entourant la démocratie (libérale), alors qu'il y aurait de sérieuses raisons de s'inquiéter de son état. Aux yeux d'un tenant de la *New Left Review*, comme l'est Balakrishnan, Schmitt aiderait aujourd'hui la gauche radicale à penser l'actualité, que ce soit la dépolitisation de la société américaine ou bien le nouvel ordre international de l'après-11-Septembre.

Au contraire, le livre de Jean-Claude Monod vise à réfuter cette dernière assertion : sans invalider toutes ses analyses, il montre les limites de la pensée

de Schmitt, en la confrontant de manière critique à sa réception par les « *approches schmitt-marxiennes* » (Agamben, Negri, Balibar). A l'encontre de ceux qui veulent diaboliser Schmitt, il invite à le lire, mais à la condition seulement de ne pas succomber au vertige de ses analyses les plus équivoques. Il demande donc que l'on puisse « reconnaître deux choses à la fois : que Schmitt a eu part au pire, qu'il a activement collaboré à une politique criminelle, mais aussi que c'est un auteur digne d'intérêt ».

Ce constat lui permet d'expliquer les deux faces de cet auteur : sa face sombre, c'est-à-dire sa compromission avec le régime nazi, qui doit expliquer des pans entiers de son œuvre (notamment *Le Nomos de la Terre*) ; et aussi sa face corrosive et stimulante, qui est la critique du droit international contemporain (mobilisée pour penser l'après-11-Septembre, tant à gauche qu'à droite) et l'accent mis sur la situation d'exception. Le pari de cet ouvrage consiste donc à soutenir que l'œuvre schmittienne contient des « *diagnostics* » exacts, qu'il convient cependant de dissocier des motivations idéologiques.

Loin de se borner à l'exposé de ce préalable méthodologique, Monod illustre la validité de cette thèse. D'abord, il examine la théorie schmittienne de l'état d'exception, et sa reprise (plus que problématique) par Agamben ; ensuite, il examine brillamment *Le Nomos de la Terre* et l'impassé à laquelle Schmitt aboutit ; enfin, il compare la situation actuelle du terrorisme avec la théorie du partisan développé en 1963. Dans chaque cas, Monod souligne qu'il est déraisonnable de penser que la démocratie pourra se sortir de ses actuelles difficultés (internes et externes) en s'appuyant sur Carl Schmitt, et qu'il est plus raisonnable de lui demander de le faire en puisant dans la fidélité à ses propres principes constitutifs. ■

OLIVIER BEAUD

## Une fascination française

Il y a bien une énigme Heidegger, mais ce n'est pas celle qu'on croit. Sa compromission politique avec l'Allemagne nazie est une affaire entendue. Quantité de preuves irréfutables – archives, témoignages des contemporains, travaux d'historiens – ne laissent aucun doute sur la réalité de l'engagement résolu du professeur auprès des autorités hitlériennes et des institutions du III<sup>e</sup> Reich. Les autorités alliées, à la Libération, avaient pris en pleine connaissance de cause la décision d'interdire définitivement tout enseignement public à Martin Heidegger. De longue date, Lukacs avait nommé Heidegger le « *SA de la pensée* », et Theodor Adorno jugeait sa doctrine « *fasciste* » de fond en comble. De nombreux auteurs ont abondamment confirmé ces jugements, textes à l'appui, ces vingt dernières années – notamment Pierre Bourdieu, Victor Farias, Hugo Ott, Arno Münster, et dernièrement Emmanuel Faye (1).

La véritable énigme, c'est la fascination sans équivalent que cet auteur a exercé en France depuis soixante ans. Aucun autre pays en Europe ni ailleurs – à part le Japon – n'a vu ses librairies submergées de tant de publications de ou sur Heidegger, ses étudiants abreuvés de tant de cours

inspirés par Heidegger, ses intellectuels animés, pour la plupart, de tant de pieuse ferveur envers le guetteur de la Forêt-Noire. Sans cette sacralisation, cette piété, cette singulière connivence dans l'admiration extatique, jamais le rappel des activités nazies du professeur de Fribourg, bien connues de tous, ne déclencherait de réactions hystériques. Cette fascination française est loin d'être vraiment élucidée. Deux volumes publiés par le philosophe Dominique Janicaud, en 2001, dans *Heidegger en France*, ont posé des jalons importants pour cette histoire (2).

Il reste, malgré tout, beaucoup à explorer. Comment et pourquoi Heidegger est-il parvenu à se refaire très vite, de ce côté-ci du Rhin, une virginité politique et une légitimité intellectuelle ? Dans l'immédiat après-guerre, des communistes comme Henri Lefebvre dénonçaient le « *nazi Heidegger* », des catholiques fervents comme Gabriel Marcel le brocardaient. Sartre a joué un rôle crucial en choisissant de réduire l'engagement hitlérien du philosophe à une vague faiblesse de caractère. Malgré tout, les polémiques se sont poursuivies dans sa revue, *Les Temps modernes*, sur plusieurs numéros, en 1947 et 1948, avec entre autres les attaques de Karl

Löwith et d'Eric Weil contre les dangers de la pensée heideggerienne.

Le sacre français fut l'œuvre de Jean Beaufret, puis de René Char. Le professeur et le poète, si différents, avaient en commun d'être d'anciens résistants. Tout ce qui était trouble et pouvait troubler fut temporairement enterré. Malgré quelques turbulences, comme la découverte et la publication par Jean-Pierre Faye, en 1961, de

### CHRONIQUE

#### ROGER-POL DROIT

plusieurs proclamations nazies du philosophe de l'Être, la fascination pour cette œuvre demeura un des axes de la réflexion française. Aussi divers que soient les penseurs – de Sartre à Derrida, en passant par Axelos, Levinas, Ricœur ou Lacan –, beaucoup eurent en commun de travailler, chacun à sa manière, en relation de proximité, plus ou moins grande, avec la démarche de Heidegger.

Ce qui demeure mystérieux, c'est précisément cette attention multiforme, obnubilée ou distante mais presque toujours dépourvue de vrai

sens critique. Heidegger professe que seuls le grec et l'allemand sont des langues philosophiques, invente à tour de bras des étymologies farfelues, multiplie les contorsions verbales, fabrique une gnose poético-écologico-religieuse catastrophiste et incantatoire, désertifie l'histoire de la pensée en retenant quelques philosophes et en passant les autres sous silence, affirme que « *la science ne pense pas* », affiche continuellement sa haine du cosmopolitisme et de la modernité, son mépris pour la rationalité, sa détestation de la technique, sa surestimation abusive du rôle des poètes. Ces aberrations bien connues n'intéressent pas grand monde entre Berkeley et Pékin. Comment se fait-il qu'elles aient retenu l'attention, au pays de Descartes, de tant de penseurs dissemblables mais estimables ?

Si des historiens parviennent un jour à répondre à cette question, ils feront aussi comprendre par quels tours étranges, après une vingtaine d'années de preuves de toutes sortes de ses affinités avec le nazisme, l'œuvre de Heidegger suscite, dans la patrie de Jean Moulin et de Gaulle, plus de déférence et de respect qu'elle n'en rencontre dans ce qui fut, un temps, la

patrie de Goebbels. Du moins chez ses thuriféraires purs et durs, dernier quateron francophone de pâtres guerriers, qui s'imaginent encore que toute critique de leur Guide confirme l'existence d'un hideux complot pour étouffer le renouveau de l'humanité. Il n'est évidemment pas certain que des historiens parviennent au terme de cette élucidation. Mais toute analyse qui avancera assez loin dans ces questions touchera inéluctablement à des éléments cruciaux de l'identité culturelle française, de son évolution, de sa singularité. Peut-être faudrait-il ajouter de son déclin. ■

(1) Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger (Minuit, 1988)* ; Victor Farias, *Heidegger et le nazisme (Verdier, 1987)* ; Hugo Ott, *Martin Heidegger. Éléments pour une biographie (Payot, 1990)* ; Arno Münster, *Heidegger, la science allemande et le national-socialisme (Kimé, 2002)* ; Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie (Albin Michel, 2005, réédition Livre de poche, « Biblio-Essais », avec une préface inédite, 778 p., 9 €)*.  
(2) Deux volumes, Albin Michel, 2001. *Cet ouvrage indispensable a été réédité en poche (Hachette « Pluriel Référence », 2005)*.

Le nombre d'albums édités est toujours en hausse, les profits sont en baisse

## La « cavalerie » des éditeurs de bande dessinée

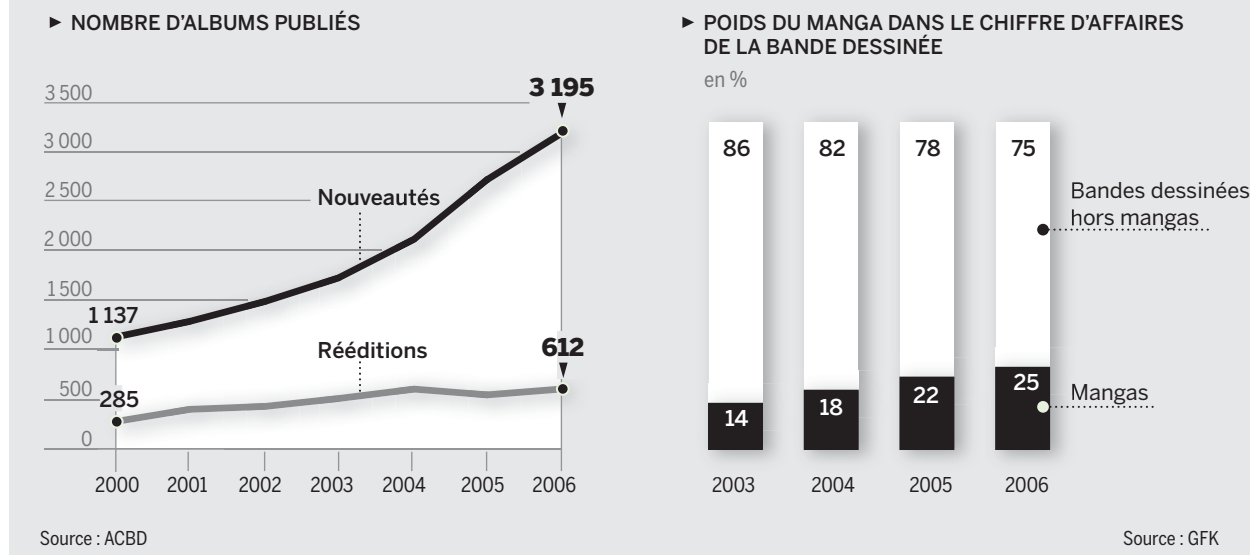
Toujours plus de titres, toujours plus de séries, toujours plus de maisons d'édition présentes dans le secteur, mais de moins en moins de profits. L'économie de la bande dessinée flirte dangereusement avec la morale de *Perrette et le pot au lait*. Le nombre de nouveautés et de rééditions s'établit à 3 807 albums en 2006, en progression de 15 % par rapport à l'an passé, selon les chiffres de l'Association des critiques et journalistes de bande dessinée (ACBD).

Il s'agit de la onzième année consécutive de hausse, et le phénomène a même pris récemment de l'ampleur. En 2000, on ne comptabilisait que 1 142 nouvelles publications, et en 1996, 550. Aujourd'hui, la cadence est de 300 nouveaux titres par mois. En dix ans, la production a été multipliée par six, tandis que, sur la même période, le chiffre d'affaires n'a fait que doubler. « Quantitativement, les journalistes n'arrivent plus à suivre la production, les libraires n'ont plus le temps de conseiller et les lecteurs sont perdus », constate Claude de Saint-Vincent, directeur général de Dargaud.

Cette évolution ne laisse pas d'inquiéter les principaux responsables des maisons d'édition. Pour Louis Delas, directeur général de Casterman et président du groupe BD au Syndicat national de l'édition (SNE), « cette pratique s'appelle de la cavalerie. La surproduction entraîne une baisse moyenne des ventes au titre et une plus faible rotation des fonds ».

Parmi les cinq « grands » éditeurs, on observe d'ailleurs des divergences de stratégie. Les maisons Soleil et Delcourt, si on englobe l'ensemble de leurs labels, participent à cette inflation, avec respectivement 624 et 412 titres. Glénat, qui a publié 305 titres, a freiné sa production en 2006. Quant aux deux « historiques », Média Participations (40 % du

## La production explose, les mangas progressent



marché avec les marques Dargaud, Dupuis, le Lombard, Kana, etc.) et Flammarion, propriétaire notamment de Casterman et Fluide Glacial, ils maintiennent leur production avec 421 titres pour l'un et 262 pour l'autre.

## Rotation des titres

Avec un chiffre d'affaires de 382 millions d'euros, le marché de la bande dessinée en 2006 est en recul de 5,4 % en volume et de 4,2 % en valeur, selon l'institut GFK. La BD reste toutefois le troisième secteur le plus important du marché du livre, après la littérature et la jeunesse. Tous genres confondus, ce sont près de 40 millions d'albums qui se sont vendus. D'après Céline Fédou, de GFK, « une des caractéristiques majeures du secteur est la très forte rotation des titres ».

L'analyse des chiffres pour 2006 est encore plus contrastée, si l'on distin-

gue entre le marché de la BD classique franco-belge, qui est en recul de 11 %, et les mangas, qui font un bond de 7,5 %. Ceux-ci représentent le quart du chiffre d'affaires de la profession. En volume, une BD sur trois achetées en France est désormais un manga ou une BD asiatique. De nouvelles collections ont vu le jour, Kanko (Milan), Kurokawa (Univers poche), Doki-Doki (Bamboo), Kami (Carabas) ainsi que chez le spécialiste de l'Extrême-Orient, Philippe Picquier.

Dans un marché de la BD souvent qualifié de « mûr » par ses observateurs, la croissance des mangas arrive elle aussi à maturité. Les taux de progression ne sont plus de l'ordre de 30 % à 40 % comme entre 2003 et 2004, mais se situent plutôt aux alentours de 5 %. Plusieurs facteurs expliquent le succès de cette catégorie de

livres : un lectorat plus féminin et qui, maintenant, comprend aussi une frange adulte.

La contre-performance de la BD traditionnelle s'explique aussi par l'absence d'un titre qui surclasse tous les autres, comme *Astérix* en 2005. Première vente, tous secteurs confondus, le 11<sup>e</sup> tome des aventures de Titeuf (Glénat) dépasse la barre des 600 000 exemplaires, mais se situe nettement en dessous des résultats habituels de la série.

Les BD politiques ont connu un vif regain d'intérêt. René Pétilon, avec *L'Affaire du voile* (Albin Michel), avec 166 000 ventes, poursuit sur la lancée de *L'Enquête corse*. De même *La Face cachée de Sarkozy*, de Philippe Cohen et Richard Malka (Vents d'ouest), s'est vendue à 125 000 exemplaires.

Dans son rapport annuel, Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD, note aussi « une maturation des métiers de la bande dessinée ». Il recense 1 325 auteurs, exerçant plusieurs fonctions, souvent regroupés en studios et qui arrivent à vivre correctement de leur métier. Pour ce faire, dit-il, « ils doivent avoir au moins trois albums disponibles et un contrat en cours, ou travailler de manière systématique pour la presse ». Ce nombre est en légère progression sur un an. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Un rapide bilan des livres qui se sont le mieux vendus l'an dernier 2006, année des « best-sellers » surprises

La couverture est orange avec des lettres noires et il ressemble aux premiers cahiers de CP. Le *Cahier de gribouillages pour les adultes qui s'ennuient au bureau*, de Claire Fay (éd. Panama), a été le succès inattendu des fêtes de Noël. Il est vrai que son titre contient peut-être en germe son succès. Le démarrage s'est fait en douceur, mais cet objet insolite a été porté par le bouche-à-oreille en librairie. Aux éditions Panama, le fondateur de la maison, Jacques Binsztock, affirme : « Nous en avons vendu entre 110 000 et 120 000 exemplaires » et, depuis, « le flux quotidien tourne autour de 1 500 à 2 000 ». Le petit prix de ce livre dans lequel il y a finalement moins matière à lire qu'à sourire (7,50 €) n'est sans doute pas étranger à son succès.

Une fois de plus, le *Cahier de gribouillages* montre combien il est aléatoire, voire quasi impossible, de prévoir un best-seller. Sans même parler des *Bienveillantes* – dont nul, pas même l'agent

n'aurait pu prédire l'envolée et qui, selon Antoine Gallimard, atteindra au moins 600 000 exemplaires –, tous les best-sellers de l'automne 2006 auront finalement été des surprises totales.

## Regain du livre politique

Qui aurait parié sur l'accueil que le public français réserverait à *L'Art de pêter*, un texte écrit en 1751 par Pierre Hurtaut et réédité par Payot ? Qui aurait prédit qu'un simple livre de géographie, *L'Atlas du dessous des cartes* (Taillandier/Arte) séduirait au point de devenir, en format de poche, un véritable livre de fond (« long seller ») ? En cette année sans « grosse machine » éditoriale, il semblerait que le public soit allé lui-même dénicher ses « pépites » et que le bouche-à-oreille ait fonctionné au moins autant que les modes de prescription plus institutionnels.

La mode du « digest » – dont l'éditeur First est l'un des spécialistes – continue elle aussi sur sa lancée. Au

total, tous titres confondus, Vincent Barbare, de First, a vendu en 2006 1,5 million d'exemplaires de sa collection « Les Nuls ». Sans atteindre les scores du titre consacré à l'histoire, désormais décliné en plusieurs tomes et en version de luxe, *La Philosophie pour les Nuls*, de Christian Godin, a dépassé les 65 000 ventes. Là encore, qui aurait prédit que Kant et Plotin créveraient les plafonds des meilleures ventes ?

Certains succès sont moins inattendus : *Le Dictionnaire amoureux du vin*, de Bernard Pivot (Plon), *Une brève histoire de l'avenir*, de Jacques Attali (Fayard), ou *Pour un pacte écologique*, de Nicolas Hulot (Calmann-Lévy). Un regain, qui devrait se poursuivre jusqu'en mai, se fait sentir aussi pour les livres politiques. Ainsi, *La Tragédie du président*, de Franz-Olivier Giesbert (Flammarion), et *Témoignage*, de Nicolas Sarkozy (XO), sont en tête des ventes 2006 des essais et documents. ■

A. B.-M.

## AGENDA

LES 26, 27 ET 28 JANVIER **BIOGRAPHIE. A Nîmes**, le Festival de la biographie réunira cent auteurs, dont Evelyn Lever et François de Closets, qui en seront les présidents d'honneur. « Au nom de la liberté. Ainsi va l'humanité » : tel est le titre retenu cette année (rens. : 04-66-76-35-35).

LES 26 ET 27 JANVIER **ROMAN. A Paris**, la Maison des écrivains organise deux journées sur le thème « Enjeux contemporains du roman », autour de quatre débats : « Ecrire aujourd'hui », « La tentation romanesque », « Un nouvel engagement ? Les fictions critiques » et « Filiations » (à 9 heures le 26 et 9 h 30 le 27, Maison de l'Amérique latine, 217, bd Saint-Germain, 75007 ; rens. : www.maison-des-ecrivains.asso.fr).

LE 27 JANVIER **RECHERCHE. A Paris**, Journée d'étude « A la recherche d'Albertine disparue », où interviendront, notamment, Jean Milly, Michel Sandras, Antoine Compagnon, Nathalie Mauriac-Dyer et Julia Kristeva (de 10 heures à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005, amphi 24, tour 24, rez-de-chaussée).

DU 31 JANVIER AU 6 MARS **POÉSIE. A Limoges**, des rencontres internationales d'interventions poétiques, « Manifesten », s'articuleront autour de trois expositions. Avec Bernard Heidsieck, Edith Azam, Julien Blaine, Frank Leibovici et Vannina Maestri (entrée libre ; rens. : aldante@club-internet.fr et manifesten@gmail.com).

LES 1<sup>er</sup> ET 2 FÉVRIER **SAINTE-SIMON. A Paris**, colloque « La doctrine

sainte-simonienne : texte et enjeux, d'hier à aujourd'hui » proposé par la BNF et LIRE (CNRS-université Lumière-Lyon-II), avec, entre autres, Michèle Riot-Sarcey, Antoine Picon et Christophe Prochasson (à 9 h 30, site François-Mitterrand, quai François-Mauriac, 75013, Belvédère, tour des lois. Entrée libre, rens. : 01-53-79-59-59).

JUSQU'AU 30 MARS **CORTÁZAR. A Paris**, l'Institut Cervantès et la Maison de l'Amérique latine présentent l'exposition « Julio Cortázar, le voyage infini », illustrée par les archives photographiques de l'écrivain (lundi et jeudi, de 12 heures à 19 heures ; mardi, mercredi et vendredi, de 11 heures à 17 heures ; 11, avenue Marceau, 75016 ; entrée libre, rens. : 01-47-20-70-79).

## L'ÉDITION

Le conseil d'administration du Cercle de la librairie qui s'est tenu mercredi 24 janvier a accepté de modifier ses règles de gouvernance. Son conseil de surveillance devrait prochainement passer de trois à six membres. Le cercle, qui réunit des éditeurs et des libraires, a accepté d'élargir ses compétences dans ce cadre interprofessionnel. Parmi les chantiers à venir : la refonte de la base Electre, la consultation payante en ligne... Jean-Marie Doublet a été confirmé comme unique directeur général d'Electre, dont dépend l'hebdomadaire *Livres Hebdo*.

## La Bibliothèque nationale de France (BNF) vient de conclure un accord de partenariat avec France Télécom.

L'objectif est d'utiliser la compétence technologique de l'opérateur (organisation des documents, de recherche d'information...) pour la mettre au service du projet de Bibliothèque numérique européenne, renommé « Europeana ». Cette coopération contribuera à offrir, à court terme, un accès simple aux documents numérisés (mode image et mode texte) mis en ligne gratuitement par la BNF. France Télécom va aussi financer des équipements permettant aux déficients visuels ou auditifs d'accéder à l'offre culturelle de la BNF.

Pete Ayrton, qui a créé il y a vingt ans la maison d'édition indépendante britannique Serpent's Tail, plus spécialisée dans la fiction, et Andrew Franklin, qui dirige Profile Books, autre maison indépendante, plus tournée vers les documents, ont annoncé qu'ils allaient unir leur force. Ainsi, Profile Books achète Serpent's Tail, mais Pete Ayrton reste aux commandes de sa maison. Il a été le premier éditeur anglais à traduire Michel Houellebecq et il publie aussi Elfriede Jelinek, Prix Nobel 2004. Parmi les auteurs anglais, il a découvert Walter Mosley et il publie Lionel Shriver.

Le Prix de Jérusalem pour la liberté de l'individu dans la société sera décerné pour l'année 2007 à l'écrivain et philosophe Leszek Kolakowski. Ce prix, d'un montant de 10 000 dollars, sera remis à l'occasion de l'ouverture de la Foire du livre de Jérusalem, le 18 février. Né à Radom (Pologne) en 1927, Leszek Kolakowski, qui possède la double nationalité polonaise et britannique, a publié de nombreux essais critiques sur le marxisme, dont *Main Currents of Marxism* (1978), publié en trois volumes par W. W. Norton.

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

## LITTÉRATURES

**Solitude ma mère**, de Taos Amrouche (éd. Joëlle Losfeld).  
**Fondation et Fondation foudroyée**, d'Isaac Asimov (Denoël).  
**Vieux garçon**, de Bernard Chapuis (Stock).  
**Enfants des morts**, d'Elfriede Jelinek (Seuil).  
**Esther Mésopotamie**, de Catherine Lépront (Seuil).  
**Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme**, de Cormac McCarthy (L'Olivier).  
**Le Magasin des suicides**, de Jean Teulé (Julliard).

## ESSAIS

**Etudes sur la personnalité autoritaire**, de Theodor Adorno (éd. Allia).  
**La Guérison infinie**, de Ludwig Binswanger et Aby Warburg (Payot).  
**Diane Arbus, une biographie**, de Patricia Bosworth (Seuil).  
**Les Mystères du rectangle**, de Siri Hustvedt (Actes Sud).  
**L'Ours, histoire d'un roi déchu**, de Michel Pastoureaux (Seuil).  
**Ce jour-là**, de Willy Ronis (Mercurie de France).  
**La Découverte du vrai sauvage**, de Marshall Sahlins (Gallimard).

**Envoûtant !**

Il y a Goya qui veut montrer le monde et un Inquisiteur qui voudrait le changer...

**PLON**

ROMAN

www.plon.fr

## Arturo Pérez-Reverte

# « Les monstres, c'est vous et moi »

Dans son dernier roman « Le Peintre des batailles », l'écrivain espagnol revient pour la première fois sur les vingt et une années de sa vie, durant lesquelles, reporter de guerre, il a côtoyé l'horreur

**A**vant de devenir le très fameux créateur du capitaine Alatriste, romancier à succès et membre de l'Académie royale espagnole, Arturo Pérez-Reverte était reporter de guerre. Pour le journal *Pueblo*, puis pour la Télévision publique espagnole, cet homme qui ressemble encore à un soldat (démarche, poignée de main et même coupe de cheveux) a couvert les conflits les plus sanglants. De passage à Paris juste avant la parution de son dernier roman, l'écrivain-navigateur (il passe une partie de sa vie en Méditerranée, sa « vraie patrie », à bord d'un bateau où il a emmagasiné plus de 300 livres), né à Carthagène en 1951, évoque la manière dont l'horreur a transformé son regard sur le monde.

**Vous avez attendu longtemps pour introduire dans une fiction votre expérience de reporter de guerre.**

Chaque roman correspond à une partie de ma vie, mais je n'avais jamais utilisé ce matériau-là auparavant. Il était seulement apparu par petites touches dans d'autres livres. Pourquoi maintenant ? Peut-être que je suis à un moment de mon existence, passé les 55 ans, où je commence à vider les armoires. En tout cas, je n'aurais pas pu écrire là-dessus il y a dix ans.

**Comme celui de Faulques, le photographe de guerre qui est le personnage central de votre roman, votre regard sur le monde a forcément été changé par l'expérience des champs de bataille. De quelle manière ?**

J'ai été reporter de guerre pendant vingt et un ans, c'est-à-dire une grande partie de ma vie. J'ai commencé au moment de la guerre du Kippour, en 1973, et fini en Bosnie. Je faisais ça sans complexe, mais je ne racontais pas d'histoires et je payais le prix de cette vie. J'étais un fils de pute, mais honnête en quelque sorte.

Je ne peux éviter de me souvenir de choses que j'aurais pu empêcher, de souffrances que j'aurais pu épargner. Mais je n'étais pas

là pour ça. Le résultat, c'est que maintenant, j'ai tout le temps conscience d'être en territoire hostile. Quand je navigue, je regarde les nuages et je sais que je peux démâter : ce métier m'a donné une façon particulière de regarder la vie. Ma fille me dit que, même dans la rue, je me déplace comme un soldat, toujours sur ses gardes. Mon regard est fait des livres que j'ai lus, du temps passé en bateau, mais de ça aussi. Ce qui est sûr, c'est que je sais ce que la plupart des gens ne veulent pas savoir : que le monde est un lieu de chaos. Le 11 septembre 2001, j'étais à Buenos Aires. Autour de moi, tout le monde s'exclamait : « Quelle horreur ! Quelle horreur ! » et moi je ne comprenais pas. J'ai passé vingt et un ans à voir des choses comme ça. Et à les montrer. J'avais envie de leur dire : mais vous n'avez rien vu ? rien écouté ?

**C'est l'intimité avec l'horreur qui a transformé votre regard ?**

L'horreur que j'ai vécue, on ne me l'a pas racontée. Quand j'étais à Sarajevo, avec mon caméraman, on partait en chasse, vêtus de nos casques et de nos gilets pare-balles, pour attendre les bombardements nocturnes. Puis on transmettait, on retournait à l'hôtel Holiday Inn et voilà, on ne parlait plus de ça. À côté, il y avait des reporters qui théorisaient l'horreur et, nous, on ne pouvait pas s'empêcher de penser : « *Ce que ces gens racontent n'a rien à voir avec la réalité.* » Dans mon livre, j'exprime ce mépris vis-à-vis des amateurs d'horreur.

Un jour, à Sarajevo, une bombe est tombée dans la rue, juste à côté de nous. Il y avait un enfant, éventré mais encore vivant. On l'a filmé, puis on l'a pris dans la voiture pour l'emmener à l'hôpital, en tâchant de le maintenir en vie. Arrivés là-bas, il était mort. On est repartis et pendant les trois jours qui ont suivi, je n'ai pas trouvé d'eau pour me laver. Tout ce temps, je suis donc resté avec le sang de cet enfant sur mes vêtements, sous mes ongles. Après ça, quand on voit un enfant dans la rue, comme j'en ai vu aujourd'hui à Paris, on ne peut plus jamais le regarder de la même manière. Ça change

pas d'ordre national – Serbes d'un côté, Croates ou Bosniaques de l'autre. Elle est celle, peut-être encore plus profonde, qui oppose les combattants à ceux qui les regardent.

Le premier, Faulques, est un ancien photographe de guerre, qui a délaissé le terrain pour entreprendre une vaste fresque circulaire capable de dire sur la guerre ce que ses photos n'ont pas su exprimer. Le deuxième, venu pour tuer Faulques, est un rescapé croate du conflit, qui a perdu sa femme et son fils, égorgés par les soldats ennemis. Entre les deux, une photo de Markovic, en train de fuir Vukovar avec ses compagnons d'armes. Pris par Faulques, le cliché est devenu célèbre dans le monde entier, procurant à son sujet une célébrité fortuite et ambiguë.

À travers ce face-à-face intense entre un témoin et un acteur de la violence, l'auteur soulève avec force le problème du regard, de la puissance et des limites de l'image, des supercheries possibles, en matière de photo comme en matière d'art, mais aussi celui de l'engagement, du courage et de la compassion, qui est peut-être une autre forme d'héroïsme. ■

R. R.



Arturo Pérez-Reverte, en 2006. JEAN-LUC BERTINI/OPALE

vos regards. Il n'est ni mieux ni moins bien, juste différent.

**Cette expérience vous a donné un aperçu de ce qu'est la monstruosité ?**

Les monstres, c'est vous et moi. Seuls les intellectuels et les cons qui font de la démagogie avec l'horreur tracent une ligne de démarcation entre le bien et le mal. J'ai été élevé dans la lecture d'Homère et de Virgile. J'ai été formé pour devenir un preux chevalier et j'ai finalement vécu dans un monde de canailles. C'est une chose qui détruit l'innocence, mais qui donne de la lucidité.

Je sais que tout le monde peut faire n'importe quoi, dans certaines circonstances. Vous, moi. Vous avez juste la chance que les événements ne vous aient jamais poussés à tuer. Certaines situations nous permettent d'oublier que le monde est ce qu'il est, ou de le supporter, mais ça ne change pas la nature des choses. La géométrie de l'horreur nous entoure. On peut arranger le petit morceau de terre qui se trouve autour de nous pour le rendre plus habitable, mais ça n'empêchera pas un volcan de se réveiller ailleurs, le même jour. Chaque *Titanic* a son iceberg qui l'attend.

**Délaissant la photographie, Faulques entreprend une fresque dans laquelle il cherche à transposer l'horreur de toutes les guerres. Vous-même, comment avez-vous intégré l'horreur ?**

Il vaut mieux accepter les règles du jeu avec sérénité. Or la société contemporaine veut nier l'horreur. Quand j'étais petit, on conduisait les enfants au chevet des morts. Maintenant, nous sommes dans un monde qui n'est pas préparé à recevoir de plein fouet le visage de la réalité telle qu'elle est, ou telle qu'elle finit forcément par arriver. On nous a entourés d'une tranchée de confort et de mensonges. Pourtant, si on admet que ce monde n'est qu'un échiquier froid et implacable, on peut en accepter sereinement les conséquences. C'est un soulagement de savoir que Dieu ne peut rien pour nous. Si à mon retour de Sarajevo j'avais su qu'il existait quelque part un dieu responsable de tout ça, je l'aurais cherché pour lui casser la gueule. À la place, il n'y a que des règles géométriques.

**Les dérives modernes de l'image et son pouvoir mystificateur sont au centre de votre livre. C'est un sujet qui vous occupe depuis longtemps.**

Dans ce roman, ni l'esclavage ni la passion ne rentrent dans la langue. Il est écrit froidement, sereinement, sans illusion, mais dans le bon sens du terme : sans prosélytisme et sans dramatisation. Ce que j'essaie d'y montrer, c'est que l'image est finie maintenant et depuis longtemps. Elle est tellement manipulée, tellement pervertie. Je le sais : des photos que j'ai prises ont été publiées dans les journaux. Je peux mesurer la distance énorme qui existe entre l'obtention de ces images et leur destination finale. On utilise maintenant les images de manière indifférenciée, dénuée de sens. Pour comprendre, il faut regarder ailleurs, retourner aux vieux maîtres qui ne mentaient pas encore, qui n'avaient pas encore banalisé l'horreur, commercialisé la souffrance. Ayant grandi en regardant de la peinture, je sais que tous les tableaux peuvent justifier

« *Le 11 septembre 2001, j'étais à Buenos Aires. Autour de moi, tout le monde s'exclamait : "Quelle horreur ! Quelle horreur !" et moi je ne comprenais pas. J'ai passé vingt et un ans à voir des choses comme ça* »

de plusieurs lectures, mais que la plus évidente n'est jamais la bonne. C'est ce que j'ai voulu montrer dans *Le Tableau du maître flamand*, où le personnage principal se trouve tout au fond de la toile.

**Etes-vous devenu pessimiste ?**

Je n'ai pas une bonne image de la société. Et il ne s'agit pas d'une question idéologique : c'est mon instinct qui parle. Jusqu'à quel point faut-il avoir pitié d'une collectivité qui ne veut pas regarder la réalité en face ? Des individus, oui, on peut avoir pitié, mais de la société, non. Une société qui, neuf cents ans après Homère, a eu toutes les informations nécessaires sur l'horreur et n'est même pas capable de les utiliser pour se protéger ? Qui préfère s'installer dans une fiction confortable, en se rendant complètement vulnérable ? Une fois, entre Larnaka et Beyrouth, la foudre est tombée sur l'avion dans lequel je me trouvais. Tout le monde s'est mis à pousser des hurlements effroyables. À ce moment-là, j'ai réalisé que la culture, c'est ce qui doit vous empêcher de crier quand l'avion tombe. C'est elle qui vous donne la règle du jeu, le sens. Saint Augustin le savait, Homère aussi, et Goya. Mais notre culture à nous, celle d'aujourd'hui, ne nous sert absolument à rien. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLLE RÉROLLE

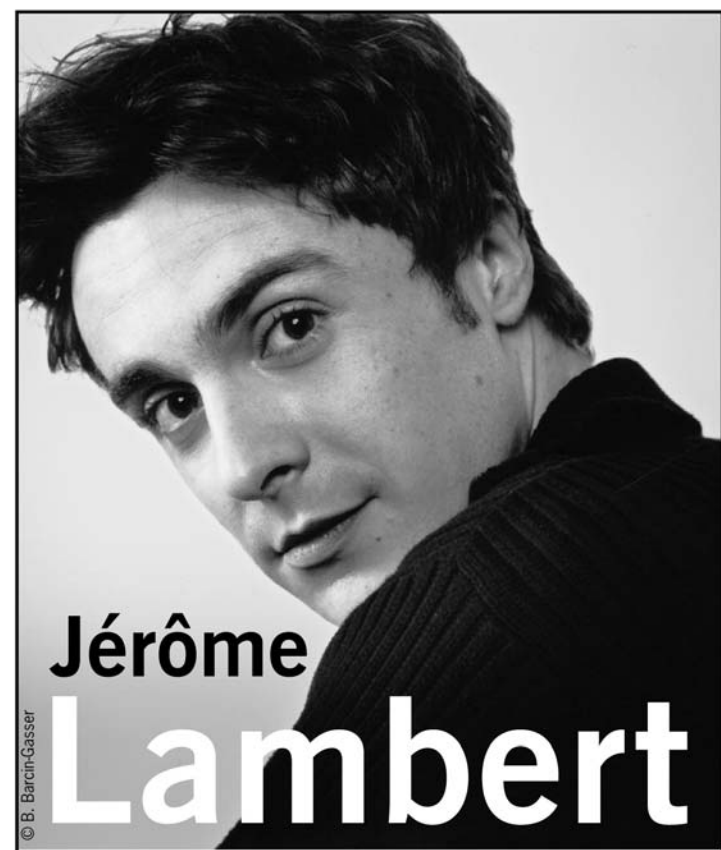
## L'acteur et le témoin

**LE PEINTRE DE BATAILLES (El Pintor de batallas), d'Arturo Pérez-Reverte.**

Traduit de l'espagnol par François Maspéro, Seuil, 284p., 22 €

**S**ans indulgence pour ceux qui font commerce de l'horreur, Arturo Pérez-Reverte a patienté plus de vingt ans avant de laisser surgir dans un roman son expérience de la guerre. Encore ce dévoilement tardif ne s'est-il pas fait dans la facilité : loin de céder à la tentation du spectaculaire, comme ses souvenirs auraient pu l'incliner à le faire, l'écrivain espagnol a bâti son livre comme une sorte de huis clos entre deux hommes mêlés, de deux côtés distincts, à la guerre en ex-Yougoslavie. À l'intérieur d'une forme classique, l'auteur de *La Peau du tambour* et du *Cimetière des bateaux sans nom* (Seuil, 1997 et 2001) pose des questions non seulement sur la violence elle-même, mais sur ceux qui en sont les spectateurs.

Car la différence qui oppose Faulques à Ivo Markovic, les deux protagonistes, n'est



Jérôme Lambert  
Finn Prescott roman



Éditions de l'Olivier